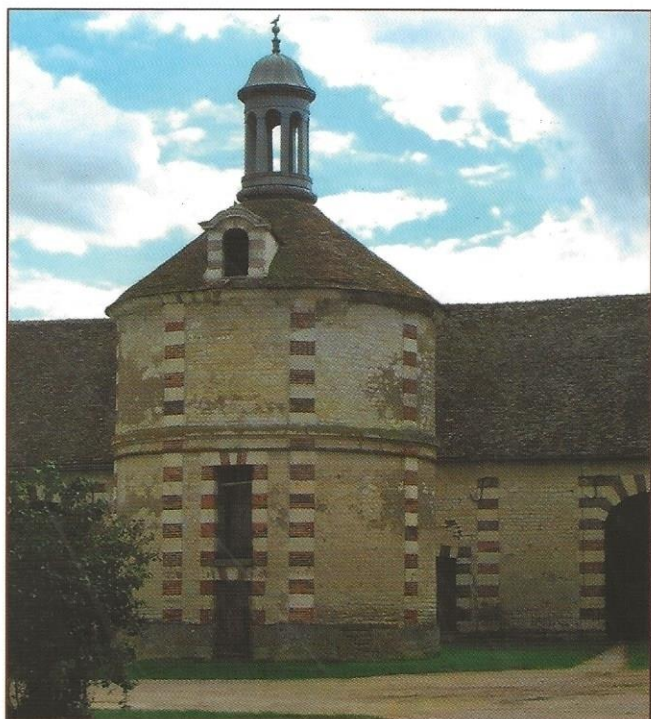


# L'ÉCHO DE JOIGNY

Bulletin de  
l'Association Culturelle et d'Études de Joigny



N° 65



2007

2007



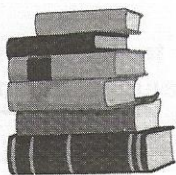
N° 65

l'Association Culturelle et d'Études de Joigny

Bulletin de

L'ÉCHO DE JOIGNY

## RELIURE - RESTAURATION



**Ph. SCHNEIDER**

2 bis, Avenue Roger Varrey  
89300 JOIGNY  
Tél. 03 86 62 43 00



## J.L. ETERNOT

**ENTREPRISE DE PEINTURE**

TOUS REVETEMENTS  
SOLS ET MURS  
TOUTES ISOLATIONS  
ETANCHEITE  
FAÇADES ET TERRASSES  
TRAITEMENT DE CHARPENTE  
PAR INJECTION  
MAGASIN DE VENTE  
GROS ET DEMI-GROS

24 bis, Fbg de Paris  
89300 JOIGNY

Tél. 03.86.91.49.67 - 03.86.62.35.15  
Fax 03.86.62.31.56

### **Association Culturelle et d'Etudes de Joigny (ACEJ)**

6, Place du Général Valet  
89300 – JOIGNY

Téléphone, Fax : 03 86 62 28 00  
Site Internet : [www.acejoigny.com](http://www.acejoigny.com)  
Courriel : [acejoigny@wanadoo.fr](mailto:acejoigny@wanadoo.fr)

#### **COTISATIONS 2007 :**

Cotisation simple 20 euros  
Cotisation couple 25 euros

à adresser au siège de l'association  
(C.C.P. DIJON N° 2100.92 Z)

## Le « Joigny d'Or » à l'aube du troisième millénaire

Si on ne retient que les actions les plus marquantes de notre association, ses expositions de peinture, ses expositions de photos, son exposition thématique annuelle, son *Echo de Joigny*, et son *Joigny d'Or* biennal, il est évident que c'est cette dernière manifestation qui est la plus sujette aux évolutions de la société.

Créé pour faire connaître et encourager la création artistique et scientifique dans le Jovinien, notre prix devra, un jour ou l'autre, tenir compte des grandes mutations culturelles à venir.

Chacun sait que le début du nouveau millénaire sera marqué par l'arrivée de la Chine, et aussitôt après, de l'entrée de l'Inde dans le groupe des pays ayant une industrie et le pouvoir d'infléchir les destinées du reste du monde. Notre culture française ne pourra pas rester imperméable au poids culturel de deux nations comptant respectivement deux milliards et un milliard d'habitants, dotées d'un tel pouvoir économique. Après elles, le Brésil, la Russie, l'Indonésie devraient à leur tour prendre place dans le groupe des pays dominants. En quelques années, notre pays et notre continent peuvent subir plus de transformations qu'au cours de plusieurs décennies précédentes.

Il n'y a pas lieu ici de développer toutes les conséquences économiques, politiques, voire militaires de cette mutation. Nous nous contenterons d'essayer de percevoir ce que deviendra notre culture.

### **Culture et culture**

Sans aucun doute, se produiront les trois phénomènes qui ont toujours découlé de la confrontation de plusieurs cultures.

D'abord, l'importation pure et simple de cultures venues d'ailleurs. Ne sommes nous pas largement habitués à ce type de pénétration culturelle ? Il y a bien longtemps, nos ancêtres les Gaulois ont accueilli la culture des Romains... Depuis plusieurs décennies, la musique et le cinéma américains ont largement pénétré dans nos foyers, sans compter certains modes de vie, même en matière d'alimentation. Déjà, la culture japonaise s'est implantée sous forme de jeux pour enfants, de bandes



dessinées et de films, de même qu'en matière de peinture à la fin du XIXe, donnant ce qu'on a appelé le « japonisme ».

A côté, se maintiendra une culture qui se voudra authentiquement française. Tradition oblige, ce phénomène risque de figer nos traditions et d'empêcher leur évolution ; elle ne permettra que de conserver la pureté de la culture française... d'une certaine époque. Cependant on peut aussi parier sur les vertus créatives des Français et de ceux qu'ils accueillent et donc tabler sur une vitalité maintenue à travers le XXI<sup>e</sup> siècle comme pendant tant de siècles antérieurs. Par ailleurs, ce que j'ai qualifié de « culture traditionnelle » peut très bien se faire épauler par celle des pays proches du nôtre : les pays latins, bien sûr, mais aussi d'autres pays européens, et même peut-on parfois dire par la culture européenne. Il existe bel et bien une architecture européenne (issue par exemple des mouvements Art Nouveau et Art Déco...), où trouvent place les écoles françaises, allemandes, italiennes, ibériques, scandinaves et autres, d'une toute autre essence que les diverses architectures des pays asiatiques ou arabes.

En troisième lieu, nous pouvons attendre aussi la venue d'un mélange de cultures de plusieurs pays. Notre langue par exemple est riche de mots venus de nombreux pays : de Gaule, de Rome et de Grèce, mais aussi des pays celtiques et germaniques, et encore de mots arabes ou amérindiens. Nous venons d'enregistrer un nouveau mot : « tsunami ». Comme l'ont fait précédemment la culture méditerranéenne et la culture africaine qui, en se mêlant à la nôtre, ont donné le « rap » et le « hip-hop », les cultures chinoises, indiennes et autres peuvent générer des phénomènes d'acculturation et engendrer un nouveau métissage culturel.

### **Et l'ACEJ, dans tout cela ?**

Notre association occupera la place que ses adhérents lui auront choisie. Bien sûr, elle a par vocation un rôle particulier à jouer pour le maintien de la culture traditionnelle et pour faire connaître la culture locale. Mais elle devra bien s'ouvrir à d'autres influences, peut-être même au mixage des cultures.

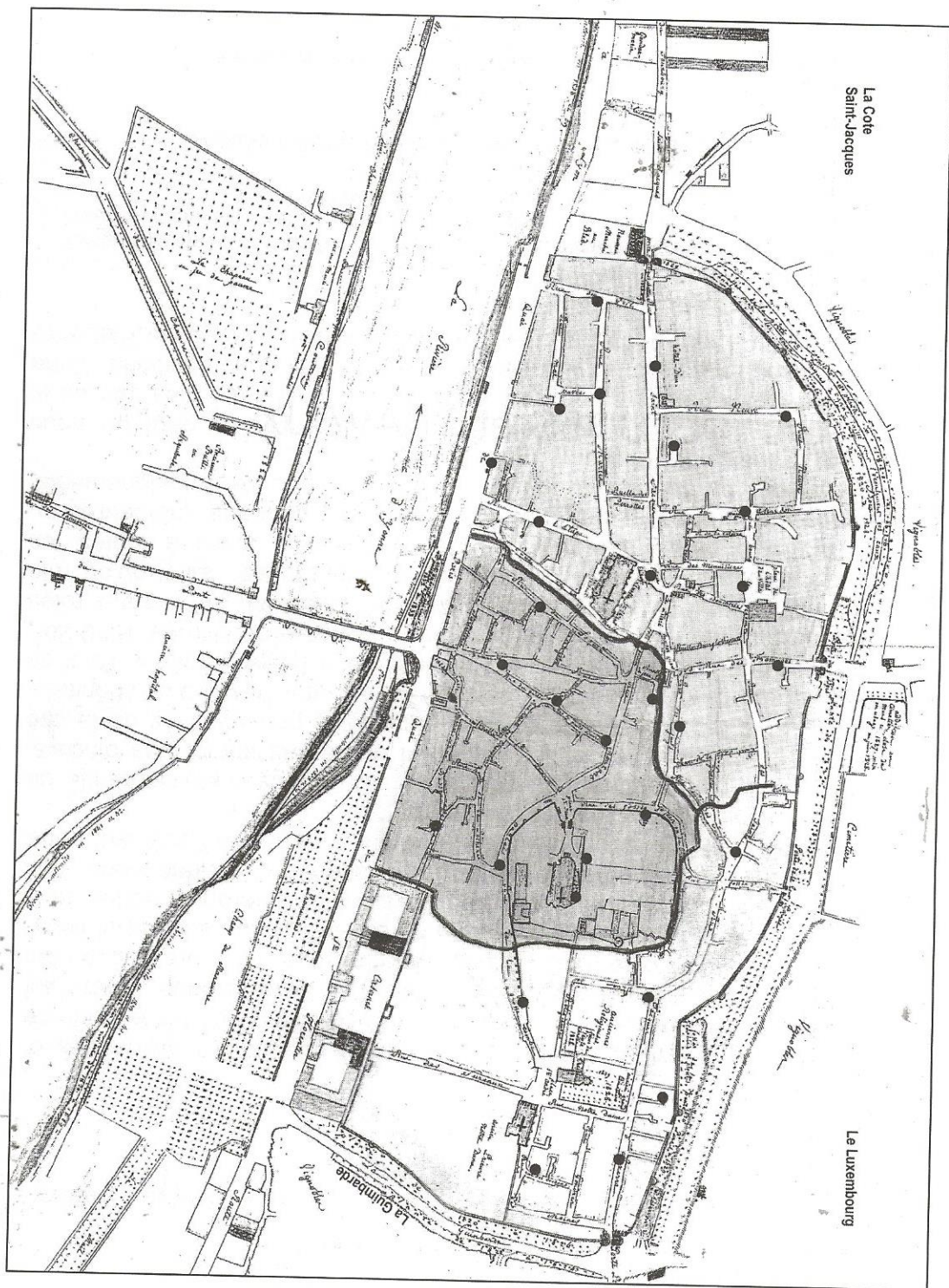
On a compris qu'au cours des années à venir, les jurys du « Joigny d'Or » n'auront pas seulement à trouver des lauréats de qualité. Ils auront aussi à faire un véritable choix culturel, surtout si le Jovinien (je veux dire par là tant notre « petite patrie » que le candidat pressenti pour recevoir ce prix) sait jouer sur le terrain de l'acculturation, ce phénomène dans lequel l'historien Fernand Braudel voyait un facteur essentiel du progrès des sociétés humaines.

C'est dire que notre « Joigny d'Or » est un bien bel outil.

Xavier François-Leclanché  
Président de l'ACEJ

## ETUDES et TRAVAUX





Copie du plan de Joigny dressé en 1819 par Chomereau-Breigny, réalisée par Pérille-Courcelle, complétée des différentes constructions nouvelles. En noir, les limites des paroisses et l'emplacement des puits - BMJ 4046 A.

# Mémoire des rues du vieux Joigny

Bernard Fleury<sup>1</sup>

## Préambule

Dans le dernier bulletin de la société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, en conclusion de l'analyse qu'il fait de notre étude de *La vie publique à Joigny de la Révolution à la Belle Epoque*, Jean-Paul Desaiève dit, à juste titre : « On pourra regretter que n'y figure aucun plan d'ensemble de la ville avec localisation de ses principaux édifices et lieux-dits : tout le monde ne sait pas où se trouvaient les différentes portes, ni la « Guimbarde », ni même la Côte Saint-Jacques ». Evidemment, nos lecteurs ne sont pas tous joviniens et ne connaissent pas forcément notre ville. Essayons donc de réparer cette omission.

Notre investigation sera plus large, car il nous a été demandé de localiser, si possible, les bâtiments ayant abrité des immeubles officiels, ainsi que les lieux de résidence des principales personnalités de la cité rencontrées lors de nos recherches antérieures sur « *l'histoire de l'hôpital* » et « *la vie publique à Joigny de la Révolution à la Belle Epoque* ». Pour ce faire, nous avons eu recours au censier de l'abbaye de Dilo de 1510-20<sup>2</sup>, aux dénombremments (recensements) de 1764<sup>3</sup> et de l'an XIII<sup>4</sup> et aux rôles des contributions indirectes, volontaires et somptuaires<sup>5</sup>, ainsi qu'au rôle d'évaluation locative des maisons de 1792<sup>6</sup>, mais aussi à toutes les sources des ouvrages cités plus haut<sup>7</sup>. Pour les périodes antérieures au XVIIIe siècle, en dehors du censier, nous avons peu de renseignements, encore moins de certitudes.

Pour faire cet « inventaire », nous avons pris le parti de nous promener dans Joigny en passant en revue les différentes rues, places et autres lieux, rappelant, s'il y a lieu, leurs anciennes dénominations. Cette balade dans Joigny rappellera avec nostalgie à nos lecteurs les *Flâneries*

---

<sup>1</sup> Cartographie, Jean-Paul Delor

<sup>2</sup> Gilles Poissonnier nous l'a fait connaître lors du colloque « *Autour du comté de Joigny* » - Société de généalogie de l'Yonne - Joigny - 1990. Sources : Archives départementales H 623-627 et Bibliothèque municipale de Joigny -BMJ- carton Dilo.

<sup>3</sup> BMJ carton XXII.

<sup>4</sup> Archives municipales de Joigny -AMJ- Fonds moderne, série F Population.

<sup>5</sup> AMJ Fonds moderne, série G Contributions.

<sup>6</sup> AMJ Ibidem.

<sup>7</sup> Cf. Notes et bibliographies de *l'Histoire de l'hôpital* et de *La Vie publique...*



dans les rues de Joigny de nos regrettées collègues Madeleine Boissy et Eliane Robineau ; mais notre démarche sera différente, car nous nous limiterons à la vieille ville et à ses faubourgs anciens. Dans la mesure du possible, nous essaierons de localiser les principaux habitants de ces rues, quand nous avons des références, ce qui n'est pas évident, car la numérotation des maisons a beaucoup varié. Les personnages cités ne seront pas l'objet d'explications exhaustives quant à leur action ou à leur généalogie -la plupart ont des liens familiaux entre eux ; cela pourra être l'objet d'une recherche plus approfondie. Certains lecteurs pourront en être frustrés, mais ils pourront se référer à d'autres études faites notamment dans plus de 60 numéros de *l'Echo de Joigny* ; ils les retrouveront facilement grâce au site Internet de l'association<sup>8</sup>.

Pour faciliter la compréhension de notre visite, nous avons eu recours à la compétence et aux talents de Jean-Paul Delor, que nous tenons à remercier. Il est l'auteur des cartes qui illustrent ce travail : Les rues y seront distinguées par un trait noir surmonté d'un cartouche numéroté, les édifices et habitations par une ou deux lettres minuscules seulement quand nous aurons la quasi certitude de leur localisation.

## **Auparavant analysons la naissance et l'évolution de l'agglomération :**

Négligeant ce qui est peu sûr, on peut dire que la ville naquit avec le château aux alentours de l'an Mil. Une première enceinte fut construite ; ses contours sont facilement imaginés grâce notamment à la rue des Fossés Saint-Jean, construite dans les fossés du château. La porte Saint-Jean en était la seule ouverture.

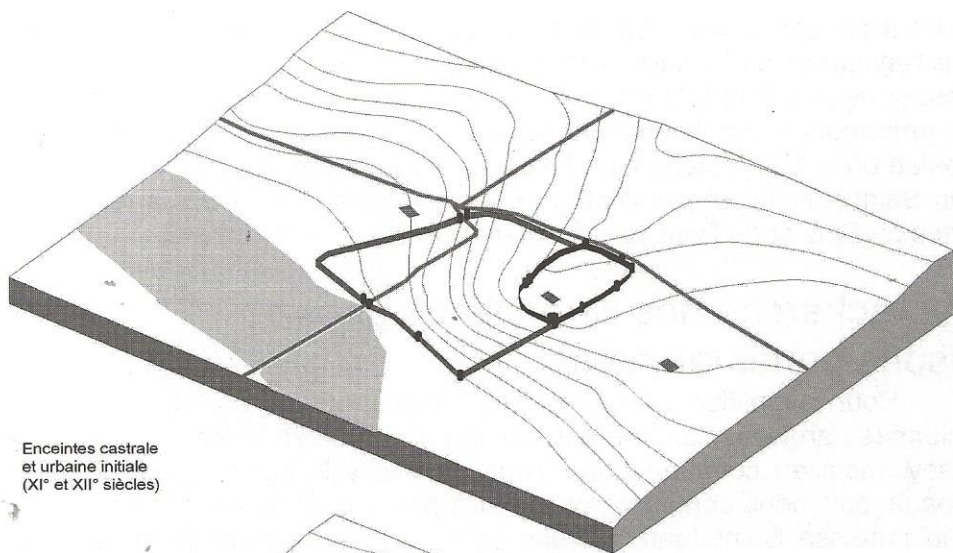
Il semble que le premier accès en fut les ruelles Haute et Basse Saint-Jean ; il est probable qu'alors la rivière était traversée à gué. Puis une voie plus confortable fut créée avec la rue du Pont et la rue Montant au Palais, le pont étant construit concomitamment. Ce quartier fut à son tour fortifié sur le trajet de la rue de la Tuerie, la porte aux Poissons devenant l'entrée de la ville pour le grand chemin de Paris.

Il semble que, dans un premier temps, le mur ait été raccordé directement à celui de la citadelle, la rue des Juifs restant en dehors de l'enceinte, puis, un peu plus tard, directement vers le nord et la porte du Bois, par la ruelle Bourg le Vicomte, l'arrière de l'ancien hôtel de ville et le mur de la cour de la maison Lesire.

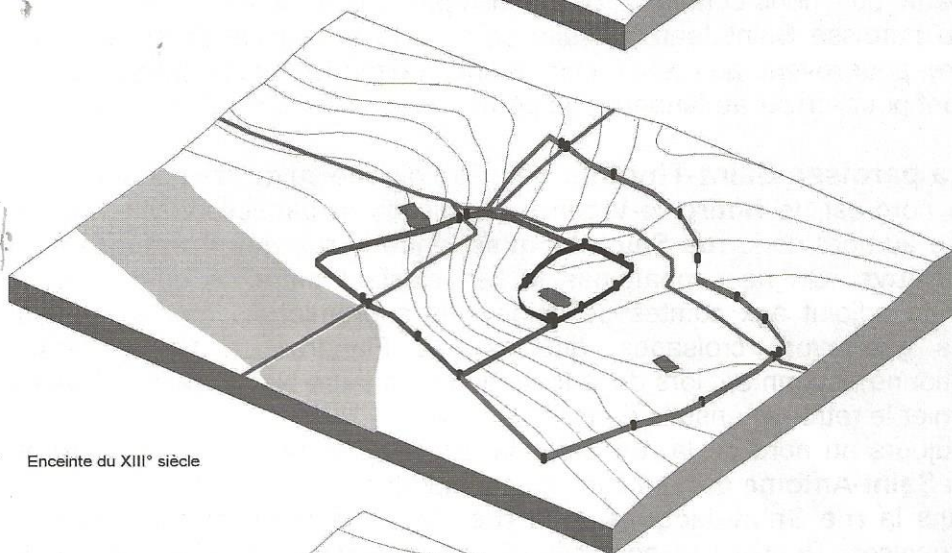
La porte du pont semble avoir été construite à ce moment-là. Sa liaison avec l'enceinte du château se serait faite à l'est le long de la rivière, puis du sud au nord avec l'angle sud-est de la citadelle, en suivant le bas de la rue Basse-Pêcherie.

---

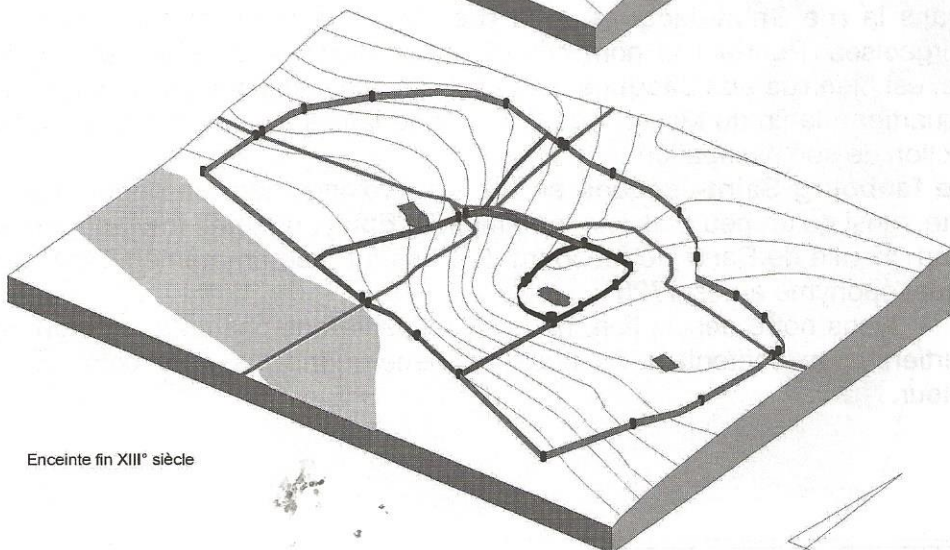
<sup>8</sup> [www.acejoigny.com](http://www.acejoigny.com)



Enceintes castrale  
et urbaine initiale  
(XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles)



✦ Enceinte du XIII<sup>e</sup> siècle



Enceinte fin XIII<sup>e</sup> siècle

*Evolution et modification des enceintes de Joigny, entre le XI<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle.*



Il est convenu de parler d'une enceinte globale dite du XIII<sup>e</sup> siècle pour l'ensemble de la vieille ville. Il ne semble pas impossible, toutefois, de penser que le « Bourg Notre-Dame », le Prieuré et le quartier de Dilo aient été enfermés avant l'ouest de la ville<sup>9</sup>. La porte Saint-Jacques, aussi appelée porte aux Malades, ne fut construite probablement qu'après l'hôtel-Dieu Saint-Antoine et la maladrerie Saint-Jacques, les murs la reliant aux portes du Bois et du Pont certainement aussi.

## A la recherche des lieux et des gens ; faisons parler les rues.

Pour simplifier la visite, nous reprendrons les structures des anciennes paroisses, comme nos collègues, Eliane Robineau et Madeleine Boissy, mais en commençant à l'ouest de la ville par la paroisse Saint-Thibault, puis nous contournerons la ville par le nord pour examiner le haut de la paroisse Saint-Jean. Ensuite ce sera le tour de la paroisse Saint-André, pour revenir au cœur commerçant, la Grande Rue, avant de franchir le pont pour arriver au faubourg du pont.

A/ **La paroisse Saint-Thibault** peut être divisée en quatre parties :

- Au nord-est, le **bourg le-Vicomte**, partie de la paroisse Saint-Thibault située au nord de la **rue Saint-Jacques**, entre la **rue des Fromages** et la **rue Neuve**. On ne connaît pas le lien existant entre ce quartier et le vicomte adjoint aux comtes de Joigny de la première dynastie, souvent partis guerroyer : croisades, guerres des Flandres ... On le trouve mentionné notamment lors de la fondation du prieuré Notre-Dame ; Etienne Meunier le retrouve ensuite dans le Sénonais

- Toujours au nord de la rue Saint-Jacques, après la rue Neuve, l'**hôtel-Dieu Saint-Antoine** occupait une place importante.

- Dans la **rue Saint-Jacques** et la **rue Martin** dominaient les demeures bourgeoises. Pourtant le nom primitif, qu'on retrouve dans le censier de Dilo, est bien **rue aux Jacques**, sobriquet des paysans qui devaient habiter le quartier à la fin du Moyen Âge. Le nom de la rue évolua, sans doute, en fonction de son occupation.

- **Le faubourg Saint-Jacques** en est son prolongement en dehors de la porte, ainsi qu'un peu plus loin le hameau d'**Epizy**, qui était traversé par le grand chemin de Paris ; le faubourg de Paris fut créé en même temps que le quai éponyme après 1725.

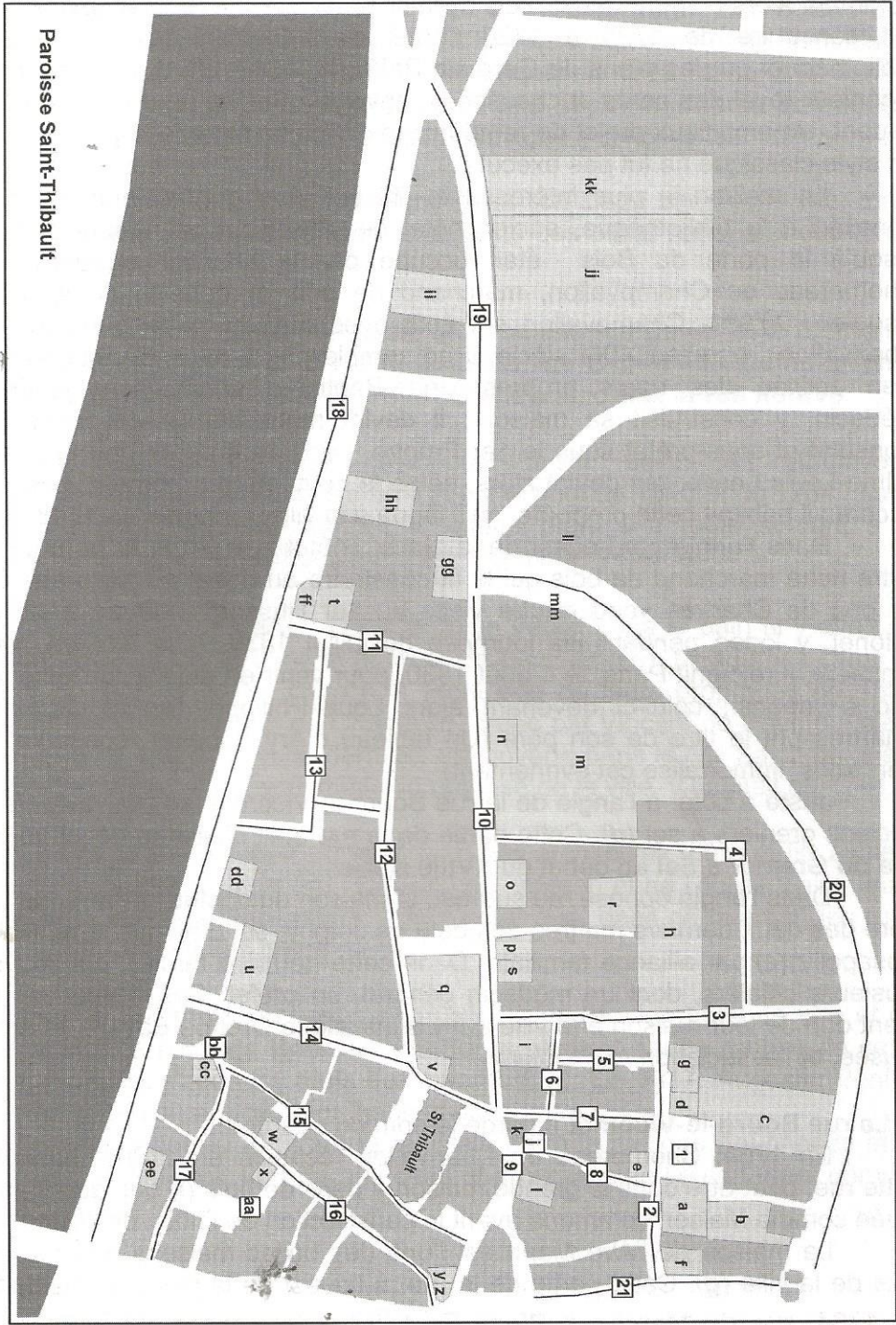
Dans notre description, nous ne respecterons pas cette division en quartier, nous contentant de nous promener dans les rues comme un visiteur.

---

<sup>9</sup> Etude morphologique de Joigny par Hugues Touchais. UPA 8.



1/ La place du Général-Valet<sup>10</sup> est l'ancienne place de l'Hôtel de ville et auparavant la place du Marché à Bled ; elle s'est aussi appelée place de la Commune sous la Terreur. C'est le cœur de la cité, du XVIe au XIXe



<sup>10</sup> Le général Valet fut maire de Joigny de 1948 à 1959.



siècle et même durant la première moitié du XXe.

Comme son nom l'indique, cette place était consacrée au marché aux céréales : les bleds représentaient l'ensemble des céréales, le blé se nommant alors bled froment ; mais c'est là aussi que maire et échevins ont fait construire de 1725 à 1728 l'hôtel de ville (a) -devenu depuis bibliothèque- sur les plans de Germain Boffrand (1667-1754), architecte et ingénieur royal des ponts et chaussées, envoyé à Joigny pour reconstruire le pont. Un ambitieux projet de remodelage de l'ensemble de la place dans un style classique ne fut pas exécuté

La maison la plus intéressante (b) est celle qui, maintenant, est annexée à la bibliothèque, ancien hôtel de ville. Tout cet emplacement jusqu'à la porte du Bois était occupé par le chantier entrepôt de Chomereau de Champvallon, marchand de bois et échevin de la ville jusqu'en 1789 - Champvallon est écrit avec ou sans p et quelquefois Chanvallon ; jusqu'au XIXe siècle, il ne semble pas y avoir d'orthographe bien arrêtée des noms propres. Jean-Baptiste Lacam, son gendre, médecin, y construisit sa maison ; il devint maire de la ville sous le Consulat et sous-préfet sous le 1er Empire. La fille de ce dernier épousa Edme-Louis Lesire, qui devint alors, selon la coutume du moment, Lesire-Lacam ; il habitait cette propriété, qu'il légua à la ville à sa mort en 1848.

Dans l'angle nord-ouest de la place, l'hôtel Barry (c), du nom d'un autre riche marchand de bois qui le fit construire au début du XIXe siècle. Le duc de Chartres venu rendre visite au 1er Hussards, dont il était le colonel, y logea pendant les journées de juillet 1830. A la tête de son régiment, il rejoignit Paris, le 4 août 1830, pour venir en aide à son père le duc d'Orléans ; celui-ci devenant alors Louis-Philippe 1er, le duc de Chartres prit le titre de son père (Un tableau d'Ary Scheffer, conservé à Versailles, immortalise cet événement).

Juste à côté, à l'angle de la rue Bourg-le-Vicomte, se trouvaient les anciens greniers à sel (d). Cette partie de la rue était d'ailleurs dénommée **rue du Grenier à Sel** au début du XVIIIe siècle.

Dans l'angle opposé, au sud-est, la maison du docteur Arrault, fils et frère des deux derniers maîtres de poste de Joigny, est devenue la maison Rosapelly (e) par alliance familiale. Dans cette dernière famille, on trouve plusieurs officiers, dont un médecin général, un préfet. Ses descendants firent don de leur maison à la ville qui y a installé le Groupe Bayard, et son musée, et l'association AVF-Joigny.

## 2/ La rue Bourg-le-Vicomte a gardé le nom du quartier

En 1764, Chomereau de Chanvallon (échevin en 1789) habitait cette rue, peut-être dans la grande maison à pans de bois (f) qui aurait été louée comme Maison commune avant la construction de l'hôtel de ville.

La maison de l'Ave Maria est l'une des belles maisons à pans de bois de la ville (g). Cette partie de la rue, à l'ouest de la place, s'appelait, en 1764, **rue du Marché à Bled**. En 1792, c'est l'ensemble de la rue

Bourg le Vicomte qui prit ce nom, de même que **la ruelle Bourg-le-Vicomte** fut appelée alors **ruelle du Marché à Bled**.

**3/ La rue Davier<sup>11</sup>** se nommait **rue du puits Chardon**. Nous notons que les nombreux puits donnèrent souvent leur nom aux rues dans lesquels ils se situaient. C'est dans cette rue que naquit en 1779 Madeleine Sophie Barat (**h**), canonisée en 1925, soixante ans seulement après son décès. Chomereau de Brigny et Chomereau Covigny y avaient leur demeure en 1764.

En 1791, le district de Joigny avait son siège dans cette rue, mais sa capacité n'étant pas suffisante, la vente des biens nationaux eut lieu à l'hôtel de ville.

**4/ La rue Neuve**, formant un angle droit, relie la rue Davier et la rue Saint-Jacques ; sa branche nord est devenue la **rue Sainte Madeleine-Sophie Barat**. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, elle était déjà là, c'était la **rue neuve**.

**5/ La rue de l'Oratoire** s'appelait aussi, selon les tribulations orthographiques, **rue de la Ratoire** (c'est le nom de 1510 et de 1764 ; sans doute même son nom originel, la ratoire étant une règle servant à la mesure des grains). Hattier père, maître tanneur, y résida.

**6/ La rue du Four Banal**. C'est là qu'on venait cuire le pain (il y avait un deuxième four banal dans le quartier de Saint-André). Mesdames Déon et Ferrand, qui habitaient cette rue, firent don de leurs propriétés en 1691 pour agrandir la maison de Charité (**i**), créée par Vincent de Paul, qui n'est pas encore « saint » ; cette dernière est ouverte dans la rue Saint-Jacques. Un Chomereau, alors seul médecin recensé de la ville, y habitait en 1764.

**7/ La rue Jean Chéreau** porte le nom des architectes (père et fils avaient le même prénom, selon E.-L. Davier) du château et de l'église Saint-Jean. C'était la **rue des Menuisiers**. Il faut noter que, dans ce quartier, les rues portaient souvent des noms de métiers.

**8/ La rue Boffrand**, du nom de l'architecte de l'ancien hôtel de ville et du pont, était la **rue des Boucheries**. Sur la placette située au bas de cette rue, étaient installés les étals des bouchers (**j**). En 1817, Augustin Pérille, receveur de l'enregistrement, habitait en face au n°4.

Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, existait, entre la rue des Boucheries et la rue des Menuisiers, la halle aux cuirs et aux draps, le lieu-dit étant nommé la **Pelleterie** (**k**).

---

<sup>11</sup> Edme-Louis Davier, 1665-1746, historien et bienfaiteur de la ville



**9/ La place du Pilori** était un carrefour important, au centre de l'activité commerciale ; c'est là qu'était installé le pilori pour exposer les délinquants à la vindicte publique ; c'est là aussi que Martin Leboeuf *(l)* construisit sa magnifique maison à pans de bois, exhibant ainsi sa réussite. En 1792, Courtois, apothicaire, habitait juste à côté ; on trouvait aussi dans cette rue le traiteur (restaurateur) Deblaisse. Sans localisation précise, à cet endroit on trouvait, en 1510, la « **vieille étape** », probable relais de poste quand la porte aux Poissons était encore l'entrée de la ville.

**10/ La rue Saint-Jacques** a été nommée **rue Davier** sous la Convention Montagnarde. **La rue aux Jacques**, qu'on retrouve dans le censier de Dilo, semble être la même.

C'était la rue par laquelle on entrait dans la ville par la **porte Saint-Jacques** ou **porte aux Malades** -car située entre l'hôtel-Dieu Saint-Antoine et la maladrerie Saint-Jacques. A sa fondation, en 1777, la loge maçonnique, l'Aigle de Saint-Jean, y avait son siège ; elle fut débaptisée pour devenir loge du Phénix sous la Restauration, car l'aigle, symbole impérial, devenait proscrit.

L'hôtel-Dieu Saint-Antoine *(m)* y tint une place importante ; le Directoire le nomma hospice d'humanité civil et militaire après l'an V. La chapelle Saint-Antoine *(n)* était louée avant la Révolution comme grenier à fourrage à Gillet de La Jacqueminière, maître de poste, futur député du bailliage de Montargis, représentant du Tiers-Etat aux Etats Généraux. En 1813, elle devint salle de malades pour soigner les rescapés de la campagne de Russie, puis salle d'asile (Maternelle) sous la Monarchie de Juillet, ensuite atelier de travail manuel peu après l'installation du collège vers 1850, enfin école de danse dans les années 1990.

En 1848, quand les activités de soins furent transportées de l'autre côté du pont, les locaux de l'hôtel-Dieu furent achetés par la municipalité pour y installer le collège ; le legs Ragobert permit sa reconstruction complète en 1896 telle que nous pouvons voir aujourd'hui l'immeuble devenu école de musique ; l'immeuble où l'on trouvait classes et dortoirs, a malheureusement, été transformé en habitations collectives.

Un peu plus loin, en remontant en direction du centre ville, on trouvait la première poste aux lettres *(o)*, puis, l'ancienne demeure d'Edme-Louis Davier *(p)* ; celui-ci la légua à la ville pour y installer le collège en 1759 ; après le transfert de ce dernier dans l'ancien hôtel-Dieu Saint-Antoine, en 1848, les bâtiments agrandis devinrent école de garçons jusqu'à la construction du groupe Garnier en 1934, puis école maternelle, enfin maison de bains-douches de la Caisse d'épargne *(q)* ; cette dernière fut construite au début du XXe siècle. La maison Davier longeait **l'impasse des Chartreux**, ainsi nommée car s'y trouvait la résidence jovinienne des Chartreux de Valprofonde de Béon *(r)* ; ils y résidèrent sans discontinuer pendant la guerre de Cent Ans. Lors de la vente des biens nationaux, elle fut acquise par Edme Nau, officier en retraite, qui fut longtemps président de la commission administrative de l'hospice.

Bien que son nom fût, semble-t-il, jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle inclus, **la rue aux Jacques**, nom donné alors aux paysans, la rue Saint-Jacques fut, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, bordée de nombreux hôtels particuliers : Gillet de la Jacqueminière, le député des Etats Généraux, Ragon-Gillet, le premier sous-préfet de Joigny, les Bourdois dont le célèbre Bourdois de la Mothe qui fut médecin de l'Aiglon et l'un des bienfaiteurs de l'hôtel-Dieu ; notons que c'est un Edme Bourdois qui fut le premier président du Comité permanent de la commune de Joigny le 2 septembre 1789 ; Chomereau de Cazeau (**s**), qui lui succéda à la tête du Comité permanent le 19 octobre 1789, habitait juste à côté du collège Davier. On y trouvait aussi Chezjean le greffier de la commune, un Piochard de la Brûlerie, Boulard, le docteur Bertho, Badenier du Coudray, procureur de la commune en 1789, D'Albizzy, premier adjoint au maire qui, en 1814, sauva la ville du sac projeté par les troupes russes, enfin Billebault maire lors du 1<sup>er</sup> Empire (de 1806 à 1815). Toutes ces personnes jouèrent un rôle politique important aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles<sup>12</sup>.

La belle demeure XVIII<sup>e</sup> face à l'entrée de l'école de musique était la Maison des pauvres orphelines fondée par quelques dames d'obédience janséniste au début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

**11/ La rue Paul-Bert** a d'abord été nommée **rue de la porte Bignon** (La poterne Bignon s'ouvrait dans les murs de la ville au bas de la rue), ensuite ce fut jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> **la rue du Gril**. Lors du « dénombrement » de 1764, Madame veuve Piochard d'Arblay y habitait avec ses quatre enfants, dont le futur lieutenant général Alexandre Piochard d'Arblay, et quatre domestiques, le long du rempart (**t**), de même que Ragon des Essarts, procureur du Roi pour l'élection de Joigny en 1789 et futur maire de Béon à partir du Directoire, et plus tard Dominique Grenet, le père du maire de 1848.

**12/ La rue Pasteur** s'était toujours appelée **rue Martin**. C'était aussi une rue de résidences bourgeoises dont certaines ont des jardins dominant le quai de Paris. On y trouvait les Badenier de la Mothe, Chomereau Brantigny, élu colonel commandant la Garde nationale de la ville en 1789, Marchand, notaire, Badenier, avocat, Hardoin de Saint-Romain, mais aussi François Lefebvre, laboureur, avec ses quatre enfants et trois domestiques en 1764.

**La ruelle aux Perrotté** reliant la rue Martin à la rue Saint-Jacques a disparu lors de la construction de la Caisse d'épargne (1905). Elle tenait son nom d'une famille de marchands, descendant du célèbre Etienne Porcher, les Perrotté ; enrichis, ils achetèrent le fief de Richebourg. L'un d'eux fut gouverneur du château et de la ville -si la première charge

<sup>12</sup> Cf. *La vie publique à Joigny de la Révolution à la Belle Epoque*.



dépendait du comte, la seconde fut acquise du roi moyennant le prix de 4000 livres.

**13/ La rue Mal Pavée** est, en quelque sorte, une annexe des rues Martin et du Gril, et du quai de Paris, où débouchent beaucoup de cours, jardins et dépendances de ces rues.

**14/ La rue d'Etape** doit son nom au relais de poste qui s'y trouvait jusqu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle. En effet les diligences et autres carrosses venant de Paris y passaient : entrant dans la ville par la porte, puis la rue Saint-Jacques, ils tournaient dans la rue du Gril, empruntaient la rue Martin et descendaient la rue d'Etape avant de prendre la rue de la Mortellerie jusqu'au bas de la rue du Pont pour sortir par la porte du Pont.

Au bas de cette rue, à l'emplacement pour partie du relais de poste, fut construite en 1650 une caserne adossée aux murs de la ville ; celle-ci était d'une certaine importance : trois cents hommes et autant de chevaux<sup>13</sup>, mais elle fut en partie détruite un siècle plus tard lors de la construction du quai et de l'ouverture de la rue sur celui-ci. En 1760, la partie qui correspondait à l'ancienne auberge des Trois Rois (**u**) fut vendue par la ville à Gabriel Bazille, le dernier maire perpétuel de l'Ancien Régime ; en 1764, il y vivait avec son père ; ils avaient cinq domestiques et un commis. Dans cette rue, habitaient aussi Etienne Picard gendre Hattier, maître tanneur, Edme Devarenne, Deshayes, un Boullard (le nom est écrit avec un ou deux l). Lallier, Leroy y résidaient aussi. Tous ces personnages occupèrent des postes à responsabilités à la fin du XVIII<sup>e</sup> et dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup>.

Dans le haut de la rue, face à son axe, se trouvait le salon de Mars (**v**), salle de bals et de réunions ; le 24 février 1849, un banquet y réunissait 300 convives pour fêter l'anniversaire de la proclamation de la II<sup>e</sup> République ; Dominique Grenet, qui le présidait, y porta des toasts enflammés à la gloire de la Révolution française et de la République ; ses propos furent rapportés avec enthousiasme par le journal *l'Union Républicaine*.

Tout en haut de cette rue se trouve l'église Saint-Thibault, dont l'accès se fait par le bas-côté nord sur la place Saint-Thibault qui jouxte la rue Saint-Jacques et la place du Pilon ; la placette située au sud de l'église a remplacé le cimetière désaffecté en 1771.

**15/ La rue de la Tuerie** était à l'évidence la rue des abattoirs. Rappelons que tout en haut, au nord, se trouvait la rue des Boucheries. En 1510, on parle aussi d'une **rue Tripperyes** en plus de la **rue « Tuerye »** ; il s'agit probablement d'une partie de celle-ci. La rue de la Tuerie était située hors de la deuxième enceinte, dont **la porte aux Poissons**, située à son

<sup>13</sup> P. et J. Bertiaux, *Joigny ville de garnison*

<sup>14</sup> Cf. *La vie publique à Joigny de la Révolution à la Belle Epoque*.



débouché au début de la rue Montant au Palais, était le dernier vestige ; la municipalité la fit démolir en 1827 pour faciliter la circulation. Le mur se trouvant dans la cour de la maison Lesire-Lacam ne ferait-il pas partie de cette deuxième enceinte ?



*La Porte aux Poissons (dessin Bernard Fleury)<sup>15</sup>.*

Zanote, imprimeur, y résidait en l'an XIII, mais pas encore en 1792 ; à ce moment-là, s'y trouvait aussi un Bourdois le Petit (sic).

En haut à gauche, la place des Innocents rappelle le tragique accident du 1er septembre 1830 : trois maisons s'écroulèrent ; Louise Moreau, institutrice d'une « petite école » y trouva la mort avec ses 20 élèves ; la place fut aménagée et nommée ainsi par la municipalité, en leur souvenir.

**16/ Dans la rue du Loquet** se trouvaient la maison du prévôt des marinières (w), ainsi que celle des compagnons (x) -selon la tradition orale, une tête de femme (la « mère »), haut-relief sur la maison en face, l'indique de son regard- et, tout en haut, face à son axe, la maison des échevins (y), aux magnifiques pans de bois en croix de Saint-André existant encore

<sup>15</sup> A ma connaissance, il n'y avait pas jusqu'alors de représentation de la porte aux Poissons. Par contre Pérille-Courcelle la décrit assez bien pages 85, 86 et 87 de son Journal de Joigny, l'année de sa démolition en 1827 :

« Elle avait quelque analogie avec le portail du château en avant de l'église Saint-Jean... celui-ci un peu plus étroit... cette porte plein cintre bâtie en grès et autres pierres de taille noircies par le temps, était toute simple, sans sculpture ny ornemens d'architecture ; on y voyait du côté de Saint-Jean la coulisse de la herse... Ses pieds droits débordaient la rue du Petit Marché... le dessous du pied sud désépaissi formait la boutique du S<sup>r</sup> Augustin Puisoye g<sup>dre</sup> Puisoye, boucher ... Au dessus de la porte d'entrée de cette boutique sous l'arcade était une image de la vierge dans une niche... Par concession faite par les anciens comtes de Joigny ... ce portail appartenait à la Dame veuve Dubray ... [ses ancêtres] avaient élevé un appartement surmonté d'un grenier... »

La municipalité prenant argument d'une menace d'écroulement décide de démolir cette porte en indemnisant sa propriétaire. La démolition commence le 17 mai 1827.

Nous avons essayé de la reconstituer dans un dessin vu depuis la rue du Petit Marché. BF.



actuellement, tout comme les poteaux sculptés de la maison des marinières. En 1792, on y trouvait le grenier à sel, plusieurs marinières, le tanneur Louis Hattier, Lavinné, aubergiste, Poirier, maréchal, le sieur Poisson, marchand de la Grande Rue et grand oncle de l'épouse de Félix Besnard, maire de la Belle Epoque. A sa jonction avec la Grande Rue, tout comme la maison des échevins, la célèbre maison de l'Arbre de Jessé (**z**) a sa façade nord sur la rue Montant-au-Palais. Elles forment un ensemble remarquable.

Au milieu de cette voie, la **rue de la Galère** rejoint la Grande Rue : Dans cette rue, une cave « des galériens », possédant encore des anneaux aux murs, aurait servi à l'hébergement des galériens faisant étape à Joigny. Rappelons que le comte de Joigny, Philippe-Emmanuel de Gondy, était général des galères et Vincent de Paul son aumônier.

**17/ La rue Henri Bonnerot** (1838-1886) joint la rue d'Etape à la Grande Rue (maintenant rue Gabriel Cortel, héros de la Résistance). Y aboutissent les deux rues précédentes. C'était jadis la **rue de la Mortellerie**, nom qu'a conservé une ruelle annexe (**aa**) (on y faisait le mortier ou hourdis servant à remplir les pans de bois des maisons). La placette située entre celle-ci et la rue d'Etape se serait appelée **place du jeu de paume** (**bb**). Cette rue s'est vue décerner le nom d'Henri Bonnerot, premier magistrat de Joigny de 1871 à 1886, décédé brutalement en pleine gloire ; il résidait à l'angle de la rue et de la petite place (**cc**). Dans cette rue se trouvaient, en l'an XIII, plusieurs auberges, Etienne Hattier, boucher, André Pérille, tanneur. En son milieu, la **ruelle de l'Ecu**, mentionnée lors du recensement de 1764, était probablement celle qui bordait l'auberge de l'Ecu de France rejoignant le quai de Paris.

**18/ Le quai de Paris**, maintenant **quai Général Leclerc**, a été construit à l'emplacement des remparts sud-ouest à partir de 1725, quand Boffrand fut chargé de la reconstruction du pont.

Il aurait pu s'appeler **quai Félix Besnard** ; quand ce dernier, maire depuis 1896, mourut brutalement en 1913, la municipalité émit le vœu de lui donner son nom, mais les commerçants s'y opposèrent ; seule la promenade bordée d'arbres située entre la chaussée et la rivière porte ce nom. F. Besnard habitait, 17 quai de Paris, une maison (**dd**) ayant appartenu à son beau-père Joseph Poisson.

On y trouvait plusieurs auberges dont la plus célèbre, l'hôtel du Duc de Bourgogne (**ee**), nommé ainsi en souvenir de la halte, le 27 juin 1420, du bateau transportant la dépouille de Jean Sans Peur, tué à Montereau le 10 septembre 1419.

Toutes les maisons suivantes, construites après 1725, forment un ensemble remarquable avec les jardins des hôtels particuliers de la rue Martin.

A l'angle de la rue Paul Bert, la maison Charié-Bérillon (**ff**) ; c'est dans cette maison, censée être celle du sous-préfet Busson, gendre Charié, que la Dauphine Marie-Thérèse, duchesse d'Angoulême et fille

aînée de Louis XVI, reçut les autorités, lors de son passage à Joigny, de retour des eaux en 1826. On trouve ensuite le marché aux grains avec la halle au fond surmontée du théâtre (**gg**) ; sa cour, devenue un jardin, fut clôturée côté quai en réutilisant les grilles qui marquaient l'entrée ouest de la ville, la porte de Paris. Juste à côté la maison Quatrevaux (**hh**). Un peu plus loin l'importante propriété Bouron où séjourna Louis Bonaparte, jeune frère de Napoléon, quand il vint à Joigny visiter son régiment, le 5e Dragons, en 1802 et 1803. De l'autre côté de la rue du Trianon on trouvait l'auberge éponyme, puis la gendarmerie (**ii**) dont l'entrée principale se situait dans la rue du faubourg Saint-Jacques face à l'entrée actuelle de l'école Saint-Jacques. Juste après se trouve une propriété Grenet, Dominique en l'an XIII, probablement le père du futur maire, et Théophile, son neveu, à la fin du XIXe. Dans cette rue habitaient encore plusieurs Pérille, un Bazille, Claude Chollet, commissaire de police en 1805, et, tout au bout la maison Degrais.

**19/ La rue du faubourg Saint-Jacques**, située hors les murs, précédait le franchissement de la porte Saint-Jacques. Au sud, se trouvait la gendarmerie, le bureau des coches (en 1764, Bonnet le maître de poste y habitait) et l'auberge du Trianon. Pour certains la maréchaussée aurait été installée dans l'ancienne auberge. Le côté nord de cette rue était en grande partie occupé par la maladrerie Saint-Jacques (**jj**), fondée par les bourgeois et le comte au XIIIe siècle. En 1607, le cardinal Pierre de Gondî, nouveau comte de Joigny, la transféra à Epizy au lieu dit La Santé pour attribuer l'emplacement libéré aux Capucins. En 1791, les biens de ces derniers furent vendus comme biens nationaux à Jean Edme Charrié fils dit Charrié-Bérillon, négociant ; sa veuve les revendit en 1829.

En 1839, M. Delapierre les acheta pour construire des casernes qu'il loua à la ville. Ce quartier de cavalerie, acquis ensuite par M. Beauvais, devint inutilisé après la construction du quartier Davout ; il fut vendu à l'archevêché qui y installa le petit séminaire en 1882.

La chapelle et les bâtiments conventuels, d'abord loués aussi à la ville pour servir d'infirmerie pour les chevaux, furent vendus à la même époque à M. Bernard, receveur de l'enregistrement. Le Clos des Capucins (**kk**), que nous connaissons, fut construit par M. Roux, vers 1880.

Notons qu'à Epizy, la riche famille Hardoin fit construire, peu de temps avant la Révolution, une grande maison, souvent appelée *Château d'Epizy*.

Dès 1764, on trouvait déjà, dans ce hameau, la famille Ablon, connue pour sa tuilerie ; des descendants y habitaient il y a encore peu de temps.

**20/ Le boulevard du Nord** a été construit au XIXe siècle après la destruction des murs de la ville et le comblement des fossés. M. Feneux (**ll**), important entrepreneur de travaux publics et premier adjoint au maire Henri Bonnerot, y construisit sa demeure à l'angle **de la rue des Vignes**.



Son extrémité sud est occupée par le théâtre construit au-dessus de la halle aux grains à partir de 1823. En face, au début de la promenade, on trouvait un square ; mal entretenu, il fut supprimé au milieu du XIXe ; il est remplacé maintenant par un parking au nord duquel se trouve la Vigie (*mm*), élégante guérite de pierre qui coiffait l'une des tours de la porte Saint-Jacques.

**21/ La rue des Fromages** est devenue **rue de la Porte du Bois**, en prenant le nom de la porte située à son extrémité nord, la seule des portes de l'enceinte de la ville existant encore. Au bas de la rue, une plaque est gravée avec des lettres inversées en miroir sans doute pour indiquer la direction. Dans cette rue habitait Pierre Pinteau en 1764 ; est-ce le même que le secrétaire du comité de surveillance révolutionnaire ? En l'an XIII, le maire J-B Lacam y résida ; sans doute n'avait-il pas encore construit sa maison juste derrière, dans l'entrepôt de son beau-père. Il s'agit probablement de l'ancienne Maison commune (*f*). Toujours dans cette rue, Edme Badenier succéda à son père Etienne. Les sieurs B. Levesque et E. Chomereau habitèrent cette rue à la même époque.

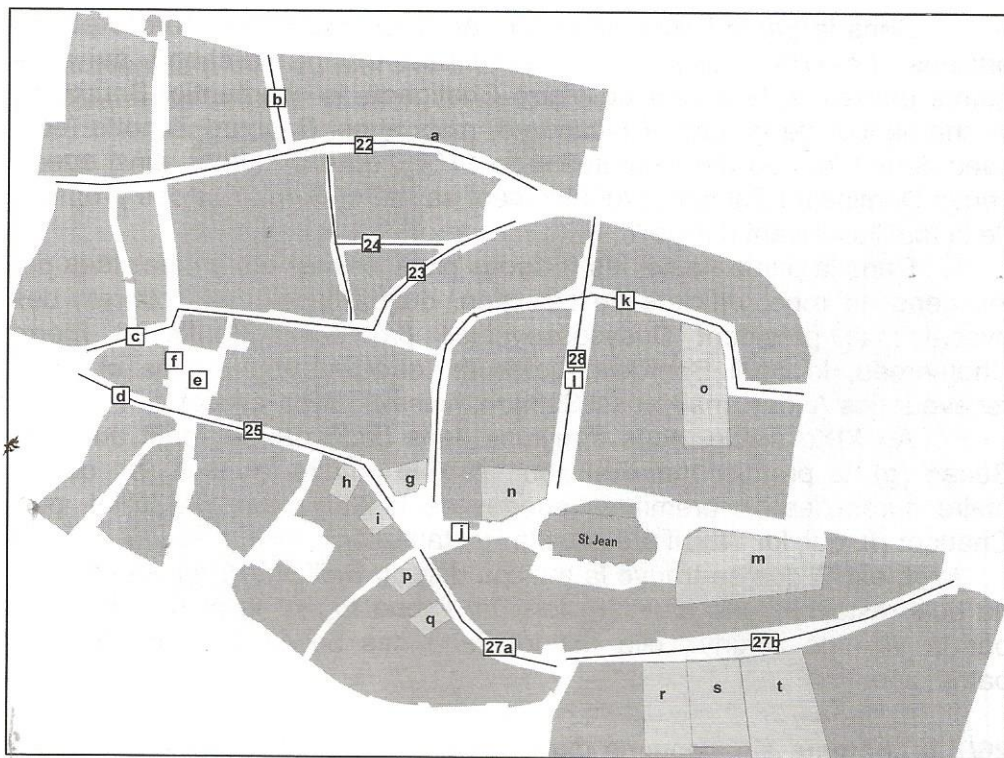
La porte du Bois ouvre l'accès **au chemin de la Collinière**, montant à la forêt d'Othe en direction de Troyes, en passant par Dixmont et le prieuré grandmontain Notre-Dame de l'Enfourchure. Juste en haut de la Collinière, à l'orée de la forêt, se trouvait la tuilerie de Beauregard, maintenant ruinée ; au XVIe siècle, à cet endroit, un petit château tenait lieu de rendez-vous de chasse aux comtes de Joigny. A l'ouest de ce chemin, la fameuse **Côte Saint-Jacques** et ses vignes, furent traversées, au grand dam de leurs propriétaires, par la route de Cerisiers construite entre 1835 et 1840.

**B/ Le haut de la paroisse Saint-Jean** est le cœur de la vieille cité primitive avec le château et la citadelle enfermée dans la première enceinte et ouverte seulement au sud par la porte Saint-Jean. Celle-ci débouchait sur le quartier des gens de robe que certains appelaient l'Auditoire. Au nord de la citadelle et jusqu'aux murs de la troisième enceinte, on trouvait le quartier des métiers de la forêt et le « ghetto » du Moyen Âge qui ne mérita plus son nom après les édits d'expulsion de 1180 et de 1394.

**22/ La rue des Saints** relie la rue des Fromages à la **place du Tertre**.

En haut de cette rue, au numéro 35, une double niche pratiquée dans le mur d'une maison (*a*) renferme côté ouest une statuette de Saint-Thibault, de l'autre côté une statuette représentant Saint-André ; elle matérialisait ainsi la limite entre les deux paroisses.

Au milieu de celle-ci la **rue Saint-Vincent** (*b*) rejoint le boulevard Lesire-Lacam ; son nom lui a été attribué très récemment ; c'était, avant la démolition des murs de la ville, une simple impasse de desserte.



Partie nord de la paroisse Saint-Jean.

**23/ La rue des Juifs** est presque parallèle à la précédente. Au début du Moyen Âge, il semble y avoir eu à Joigny une colonie juive en relation avec celle de Troyes. La partie basse de cette rue rejoignant la place du Pilon se nommait alors **rue des changes (c)** dans le censier de Dilo de 1510; elle était évidemment au cœur du quartier commerçant.

**24/ La rue de la Grosse Tour** relie les deux rues précédentes. Elle doit probablement son nom à un édifice de défense avancé de la première enceinte.

**25/ La rue Montant au Palais**, quelquefois orthographiée « Montante au Palais » se termine à la place Saint-Jean. Elle commence maintenant à la place du Pilon, mais avant la construction du marché couvert, la partie située entre la porte aux Poissons et le haut de la Grande rue était dénommé **rue du Petit Marché** ou **rue de la Porte aux Poissons (d)** avant le XVII<sup>e</sup> siècle. Notons que l'actuelle **place Jean de Joigny (e)** était avant l'explosion de 1981 la **Cour des Miracles** ; on y accédait par la **ruelle Jean Tenin (f)**, passage voûté sous l'un des bâtiments qui fermait cette petite place au sud.

Dans le censier de 1510, cette rue ne montait pas, c'était la **rue descendant du chastel à la porte aux Poissons**.



Dans la partie basse de la rue, on trouvait des commerces et des artisans : en 1764, Valette, commis à tabac, Choin, marchand, qui avait quatre employés, le tailleur de pierre Chatignon, le charpentier Bourbault, le charpentier de bateaux Chicandard, mais aussi Gaspard Zanotte (écrit avec deux t lors du dénombrement de 1764), qui était vitrier, ainsi que la veuve Dominique Zanotte, probablement sa mère. S'agit-il là des premiers de la famille arrivant d'Italie ?

Dans la partie haute, les maisons plus cossues étaient habitées par les gens de robe, officiers de l'élection, du bailliage, des notaires, des avocats : le président Dussaussoy, les procureurs Fouffé et Pierre Chomereau, le bailli Bourdois, Lefebvre, directeur des Aydes et Yver, receveur des Aydes, mais aussi Salmon, huissier, Byot, avocat.

Au XIXe siècle, nous trouvons dans cette rue, en haut au nord, **Sudan (g)**, le premier maire élu en 1790, le notaire Thibault **(h)**, qui fut maire durant les 10 premières années de la Monarchie de Juillet, puis Chaudot **(i)**, qui, lui, l'avait été sous la Restauration.

C'est là que se trouve la maison dite du Bailli, belle maison à pans de bois restaurée une première fois par l'abbé Vignot et plus récemment par la ville de Joigny ; elle est le siège des services d'animation du patrimoine.

**26/ Le château**, ainsi nommé dans le dénombrement de 1764, comporte l'ensemble de la citadelle circonscrite par la première enceinte et ouverte au sud par la **porte Saint-Jean (j)**. Dans ce recensement, il n'était pas question de la **rue des fossés Saint-Jean (k)** qui fait presque le tour de cette enceinte. On ne parlait pas encore de la **rue dans le château (l)** ouverte seulement au XIXe siècle. Quant aux jardins est, ils ne furent modifiés qu'au moment de la construction de l'école maternelle **(m)** au début du XXe siècle. La **rue Jacques Ferrand** fut prolongée à l'intérieur de la citadelle. C'est probablement là que se trouvait la **porte Gonthier le Bossu** dont on n'a pas la situation certaine.

Notons que seuls les comtes de la première dynastie habitèrent le château. Les autres ne fréquentaient la ville et son château qu'occasionnellement comme on visite une propriété de rapport ; notons toutefois que Philippe Emmanuel de Gondi y mourut le 29 juin 1662. Ensuite, le château ne fut plus que la résidence des gouverneurs, en quelque sorte des intendants gérant pour le comte. Qui étaient les habitants du château de 1764 ?

M. Piochard de La Brûlerie, gouverneur du château, qui avait un enfant et deux domestiques, et ses deux sœurs : l'une est Mademoiselle de La Brûlerie, qui avait une domestique, la seconde, Madame Chollet, avait un enfant et trois domestiques. La veuve Jean-Baptiste Le Meur avec ses trois domestiques et M. de Formanoir de Saint-Marc, qui était seul, habitaient-ils le château proprement dit ou des dépendances ?

Le bailli Edme Saulhier, son épouse, un fils et deux domestiques logeaient dans la maison devenue depuis le presbytère Saint-Jean **(n)**. Le

geôlier Etienne Burat habitait près de son lieu de travail, la prison (o), qui garda cette destination jusqu'à la seconde guerre mondiale; elle fut transformée alors en habitations collectives.

Tous les personnages de 1764 sont retrouvés durant la période qui suit la Révolution.

En 1826, le nouveau propriétaire du pavillon du château, M. Picard, ordonna sa démolition; heureusement seuls le dernier étage et le toit furent détruits<sup>16</sup>. Le château devint tour à tour presbytère, salle d'asile, école primaire, puis école primaire supérieure de jeunes filles.

L'église Saint-Jean, reconstruite par Jean Chéreau, après l'incendie de 1530, avec sa remarquable voûte Renaissance « en parquet » ou « à lunettes », fut agrandie d'une chapelle axiale au début du second Empire grâce à l'abbé Camus.

**27/ La rue de la Grosse Tombe** commençait **place Saint-Jean** pour se terminer **place de la République (Saint-André)**. Elle fut débaptisée au début du XXe siècle au profit de deux maires importants de Joigny : **Pierre Couturat**, maire du Second Empire après 1858, dans sa partie occidentale et **Dominique Grenet**, maire de 1848, pour sa partie orientale à partir du haut de la rue Haute-Pêcherie; la rue Dominique Grenet est située dans la paroisse Saint-André.

Les murs du château occupant le côté septentrional de ces rues, toutes les maisons sont situées au sud. Ce sont généralement de belles demeures.

Le propriétaire de la première maison de la **rue Couturat (27a)**, en haut de la ruelle Haute Saint-Jean, était M. Filleu (p). Au 40 rue Couturat (q), habitait celui qui lui donna son nom; elle appartenait à sa belle-mère, Madame Deshayes, bénéficiaire d'un legs de Lesire-Lacam; c'était la maison de la famille Lesire; le frère de Lesire-Lacam, Alexandre Lesire, sous-préfet de la Monarchie de Juillet, l'habitait avant Pierre Couturat.

Dans la **rue Dominique Grenet (27b)**, se succèdent trois propriétés remarquables: la première était habitée par un Piochard de La Brûlerie (r), la suivante appartenait à Saulnier de Montmarin (s) dont le rôle à la Révolution fut important, sa veuve la vendit, en 1823, à Dominique Grenet, futur maire de 1848. La troisième (t) est une belle maison au porche d'entrée remarquable; elle aurait été construite par Louis de Guidotti, lieutenant capitaine de la ville et maître des eaux et forêts du Comte Philippe Emmanuel de Gondî. Jean-Baptiste Filleu, receveur du Grenier à sel en 1789, et sa descendance en furent si longtemps propriétaires que leur nom s'était attaché à la maison.

**28/ La rue dans le Château** fut percée en 1841 par la municipalité qui avait acheté une bande de terrain de huit mètres de large à M. Kreiss, propriétaire des jardins du château, pour joindre directement l'église Saint-

---

<sup>16</sup> On peut regretter qu'ils n'aient pas été restitués lors de la récente restauration.



Jean au cimetière ; auparavant, le trajet s'effectuait par la rue des Fossés Saint-Jean, qui, construite dans les fossés de la première enceinte, n'était pas toujours praticable en hiver. Alors, un véritable lotissement fut créé où furent construites des maisons bourgeoises.

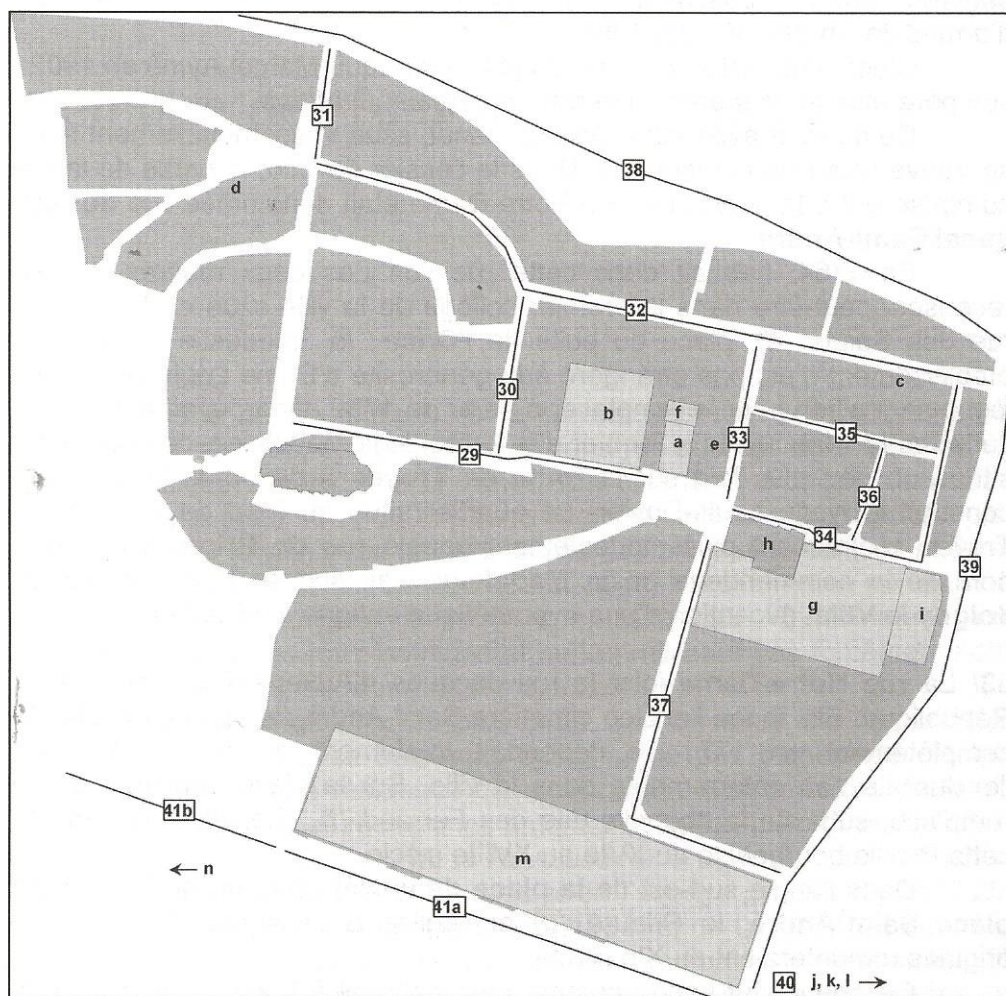
**C/ La paroisse Saint-André** naquit autour du prieuré Notre-Dame concédé en 1080 par le comte Geoffroy aux religieux du monastère clunisien de la Charité-sur-Loire en présence du vicomte de Joigny. Son prieur se vit octroyer des droits importants, notamment celui de nommer les desservants des églises, de gérer généralement les dons et particulièrement ceux concernant les enterrements et, enfin, de lever la dîme -Dom Allen est, sans conteste, le prieur le plus connu grâce aux nombreux procès qu'il intenta y compris au Comte et au Grand Prieur de France, titulaire de la commanderie Saint-Thomas La Madeleine<sup>17</sup>, défendant bec et ongles l'assiette de la dîme dont il était bénéficiaire. Le quartier situé au nord du prieuré en était totalement dépendant comme l'atteste le nom des rues ; c'était, en 1510, le **bourg Notre-Dame** ; il rassemblait essentiellement des vigneronniers tâcherons pour la plupart. A l'ouest du cimetière dépendant du prieuré, la congrégation Notre-Dame fut fondée par le comte Philippe Emmanuel de Gondi en 1630 au contact des possessions de l'abbaye de Dilo ; les religieuses furent installées temporairement rue Martin en attendant la construction des élégants bâtiments que nous connaissons.

**29/ La rue Jacques Ferrand**, du nom de l'un des archidiacres de l'archevêché de Sens, comporte, côté **place de la République**, deux immeubles importants tous deux dépendants de l'ancienne congrégation Notre-Dame : l'ancienne église de la congrégation (**a**) devenue tribunal de première instance après avoir été grenier à fourrage pour le 5<sup>e</sup> Dragons de Louis Bonaparte. Ensuite l'élégante bâtisse XVIIIe (**b**) construite par P-E de Gondi pour la congrégation qui est maintenant l'école primaire Saint-André. Lors de la vente des biens nationaux, elle avait été acquise par Edme Saulnier, dernier bailli de l'Ancien Régime, puis juge de paix et même un temps maire de la ville.

**30/ La rue des Religieuses** tient évidemment son nom de la congrégation Notre-Dame ; ce fut auparavant la **rue de Dilo**, du nom de l'abbaye de la forêt d'Othe, qui possédait à Joigny de nombreuses maisons, et, précisément dans cette rue, une maison dite de la Crosse réservée à l'usage de ses chanoines.

---

<sup>17</sup> Jusqu'en 1312, il y avait deux commanderies à Joigny : Saint-Thomas de l'ordre des Hospitaliers sur la rive gauche ; La Madeleine sur la route de Troyes, de l'ordre des Templiers. Après la dissolution de ce dernier, ses biens furent attribués aux Hospitaliers. A partir de 1313, dans la plupart des actes, procès, censiers, terriers, la commanderie est nommée en accolant les noms de ses deux devancières.



*La paroisse Saint-André.*

**31/ La rue de la Tour Carrée** prolonge la rue dans le Château. Dans cette tour carrée, qui faisait partie des murs de la ville, une<sup>e</sup> porte permettait l'accès au cimetière créé en 1771 ; un préposé était alors payé pour l'ouvrir et la fermer.

**32/ La rue Jacques d'Auxerre** commence dans cette dernière en haut des rues des Saints et des Juifs, dont la jonction est dénommée **place du Tertre**, après s'être appelée tout simplement **place du puits de l'Orme** du nom du puits qui s'y trouvait. Cette rue tient-elle son nom de Jacques Amyot, grand humaniste, précepteur des enfants de France, évêque d'Auxerre où il mourut ? Elle est très longue et se termine à la **porte Percy** qui ouvrait la ville sur le chemin de Troyes. Cette porte ne fut démolie qu'en 1838. Près de cette porte, un hôtel-Dieu de quatre places « pour les



pauvres femmes passantes » fut créé par Etienne Porcher, sergent d'armes de Charles V, vers 1364.

C'est dans cette rue, au n°76 (c), que naquit Marcel Aymé en 1902 ; son père était alors maréchal ferrant au premier Dragons.

Ce quartier avait aussi un four banal, situé vraisemblablement là où se trouve l'actuelle boulangerie. Dans le censier de Dilo, la partie de la rue comprise entre la porte et la rue Notre-Dame était dénommée **rue du four banal Saint-André**.

En 1764, habitait dans cette rue l'un des deux maîtres d'école recensés, peut-être dans le premier collège de la ville situé en haut de la rue des Saints (d), place du puits de l'Orme ; la modestie de ce petit établissement n'est pas étrangère à la générosité d'Edme Louis Davier qui légua sa maison pour le remplacer à partir de 1759. On trouvait aussi dans cette rue le « laboureur », fermier des terres de la Madeleine, commanderie située un peu plus loin sur la **route de Troyes** à peu près là où a été construit le lycée Louis-Davier. Le quartier situé au nord de la route de Troyes, maintenant plus modestement appelé **rue de Brion**, a gardé le nom de la commanderie de **la Madeleine** ; au sud se trouve le lieu-dit **Joigny la Ville**, évocation d'une hypothétique antique *Joviniacum villa*.

**33/ La rue Notre-Dame** joint la rue Jacques d'Auxerre à la place de la République. Elle longe l'ancien cimetière Saint-André (e), qui fut désaffecté complètement en 1771 ; il dépendait totalement du prieur qui avait l'exclusivité des enterrements dans la ville. Sur la place publique, qui le remplace, subsiste la chapelle dite des Ferrand (f), chapelle funéraire de cette famille bourgeoise du XVIe au XVIIIe siècle.

Dans l'angle sud-est de la **place de la République**, anciennement **place Saint-André**, le Prieuré (g) et l'église Saint-André (h), dont les origines remonteraient au XIe siècle.

Ce prieuré fut vendu comme bien national à Louis Etienne Lesire. Après son décès, il fut partagé entre ses deux fils : La partie nord-est, comprenant l'immense hangar pressoir, ancienne grange aux dîmes (i), échut à Etienne Joseph qui la vendit par lots, la partie des bâtiments d'habitation du prieuré proprement dit et la vigne étant attribuées à Louis Charles, époux Delaplace. Amaranthe Endive, son fils, époux d'Elise Fruger, inventeur du canon foudre en hérita. Monsieur de Vathaire, devenu propriétaire, racheta à la ville, en 1838, les 650 mètres de remparts, les sauvant ainsi de la destruction.

Au centre de la place, depuis qu'elle fut dédiée à la République, en 1871, se dresse l'arbre de la liberté, qui eut à subir les humeurs de quelques sous-officiers des Dragons nostalgiques de l'Empire.

**34/ La rue des Moines** part de la place près de l'église en la longeant : elle remonte à angle droit pour rejoindre la porte Percy, les maisons la bordant à l'est étant adossées au mur de la ville, qui devint une rue après sa destruction.

**35/ La rue Gondrin** a pris le nom de Monseigneur Pardaillan de Gondrin, archevêque de Sens de 1646 à 1674, après s'être appelée tout simplement **rue du Milieu**.

**36/ La rue du Cloître** était auparavant la **rue des Cochons** ; elle permet aux deux précédentes de se rejoindre.

**37/ La rue des Sureaux** était un cul de sac longeant les murs du prieuré ; elle aboutissait sur **le chemin des Mariniers** qui joignait la rue Basse Pêcherie au rempart est en longeant, à son sommet, le mur de soutènement du Quartier Dubois-Thainville.

**38/ Le boulevard Lesire-Lacam.** Le boulevard, créé dans les fossés nord entre la porte du Bois et la porte Percy, prit d'abord le nom du lieu-dit **le Luxembourg**, quartier de la lumière (*lux* en latin). La municipalité de 1848 lui donna le nom de Lesire-Lacam (1788-1848) pour honorer la mémoire du bienfaiteur de la ville, très longtemps en charge des affaires de la ville et de l'hospice. Derrière le Luxembourg, **le Verger Martin** donnait un vin aussi réputé que celui de la Côte Saint-Jacques. **Le chemin de la Croix d'Arnault**, parallèle à la Collinière, part à l'assaut de la côte en direction de Beauregard, mais aussi du **pré Prévost** où avaient lieu des fêtes réputées. Jusqu'à la construction de la promenade plantée progressivement à partir de la Restauration, il y avait au nord de la porte Percy, à peu près là où se trouve l'actuel boulodrome, une grande mare, retenue des eaux pluviales par une digue évitant ainsi les coulées de boue en cas d'orage ; elle servait aussi de réserve d'eau pour combattre les incendies.

**39/ Le chemin de la Guimbarde** descend depuis le débouché de la rue Jacques d'Auxerre jusqu'au quai, en longeant les remparts bordant le Prieuré. C'était à l'origine un chemin tracé dans les fossés est de la ville ; il devait être particulièrement cahoteux et faisait sûrement sursauter les passagers des voitures qui l'empruntaient.

**40/ Le faubourg de Saint-Florentin**, aujourd'hui **avenues Roger Varey et Jean Hémery**, du nom de deux martyrs de la Résistance, n'était pratiquement pas habité avant 1900. La première maison, la Gobine (*j*), fut construite par la famille Gauné en face du dernier grenier à sel devenu plus tard l'auberge du Lion d'Or (*k*) Notons qu'au début de la III<sup>e</sup> République, cet immeuble n'avait pas d'ouverture en façade ; celle-ci était décorée d'une peinture murale représentant une scène de chasse. Un peu plus loin, la Manutention (*l*), boulangerie militaire, fut construite en 1843.

**41/ Le quai de Saint-Florentin** lui aussi changea de nom au profit du **1<sup>er</sup> Dragons (41a)** pour la partie qui borde l'ancien quartier de Saint-Florentin (*m*), attribué en 1830 à Dubois-Thainville, du nom d'un dragon engagé



volontaire de 1792, qui gravit tous les échelons jusqu'au grade de général en 1813. Construit en 1757 par l'architecte Charles Alex Guillaumot, il abrite maintenant hôtel de ville, poste et caserne de pompiers.

En face, entre le quai et la rivière, on trouve la **place du 1er Régiment des volontaires de l'Yonne** (RVY), où se réunirent les résistants de l'Yonne le 7 novembre 1944 avant de partir sur le front d'Alsace.

C'était un pré inondable appartenant à l'hôpital-lez-Pont, qui devint le **petit champ de manœuvres** à la demande de Louis Bonaparte, alors colonel du 5e Dragons et frère du 1er Consul ; peu après il devint roi de Hollande. Sous son impulsion, un square fut aménagé face à l'entrée de la caserne. Pendant le premier et le second Empire, cette **place** prit le nom de **Louis Bonaparte**. Avec la IIIe République, elle devint **promenade du midi**. En 1883, la municipalité Bonnerot y fit construire le marché couvert (*n*) malgré l'opposition forcenée des commerçants de la Grande Rue.

De la rue Gabriel Cortel à la rue Basse-Pêcherie, le quai de Saint-Florentin est devenu **quai Henri Ragobert** (1839-1890) (*41b*), du nom d'un magistrat parisien, enfant de Joigny qui avait là sa maison ; à sa mort, il légua à la ville une somme suffisante pour reconstruire, en 1896, le collège, dont le bâtiment principal est devenu école de musique en 1990.

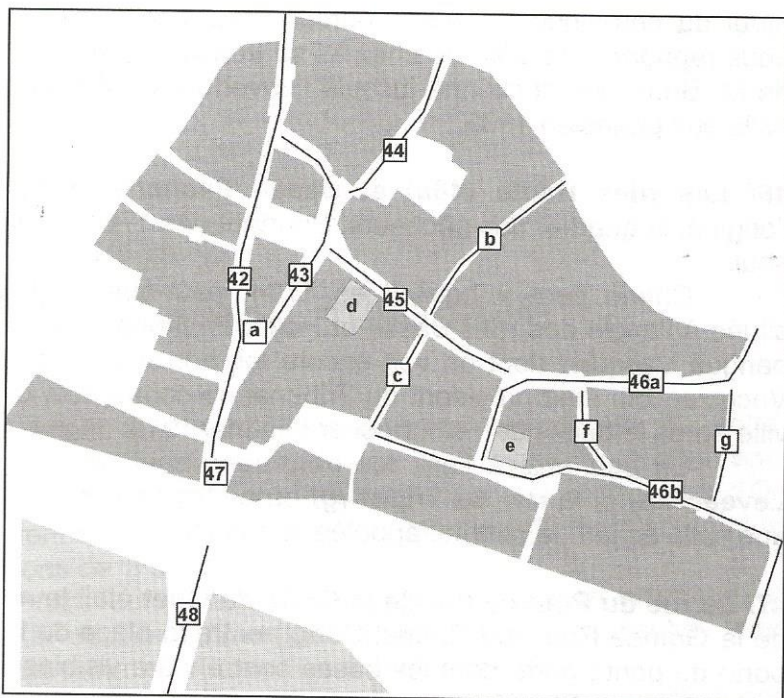
**D/ Le bas de la paroisse Saint-Jean** est essentiellement composé du quartier commerçant autour de la Grande Rue et du quartier des pêcheries. C'est ici que commença l'urbanisation de la ville sur les pentes d'accès au château. Dépendant aussi de cette paroisse, le faubourg du Pont sera étudié plus loin.

**42/ La Grande Rue** est devenue la **rue Gabriel Cortel** en mémoire d'un héros de la Résistance. Depuis le XVIIe siècle et jusqu'après la seconde guerre mondiale, la Grande Rue constituait le quartier commerçant de la ville avec la rue du petit marché, la place du Pilon, le bas de la rue Montant-au-Palais et toutes les petites rues alentour. C'est aux mêmes endroits que se tinrent les marchés des mercredis et samedis jusqu'à la construction du marché couvert en 1883. Les commerçants de la Grande Rue, emmenés par le premier adjoint Berthe, étaient opposés à ce déplacement qui s'annonçait préjudiciable à leurs affaires.

En 1764, des personnages influents du moment l'habitaient : Bazille-Duvillard, important marchand et frère du dernier maire de l'Ancien Régime, M. Charié, commissionnaire en vins, le notaire Moreau, un Bourdois de Lamotte<sup>18</sup>, mais aussi le garde-port Sulpice Martin et trois pêcheurs, dont la situation était certainement enviable car ils avaient des domestiques ; cette rue ne comptait alors pas moins de 70 commerçants ou artisans.

<sup>18</sup> Sic : le nom peut être aussi écrit La Mothe ou La Motte.

Partie sud de la  
paroisse Saint-  
Jean.



**43/ La rue du puits à Berniquet** est devenue la **rue Antoine Benoist** (1632-1717) du nom du peintre et sculpteur sur cire originaire de Joigny, auteur du masque mortuaire de Louis XIV. Elle part de la **place de la Madeleine (a)**, placette située à sa jonction avec la Grande Rue, qu'elle rejoint plus haut. C'est probablement cette rue qui était appelée **rue du puits à la Boiseise** ou **rue de la Boiseise** en 1510.

**44/ La rue du puits Bourdin** se nomme maintenant **rue Etienne Rambaud** (1806-1880) honorant la mémoire d'un militaire bienfaiteur de la ville, né et mort dans la rue qui porte maintenant son nom ; son legs permit notamment la construction de la maternité le long du quai de l'hôpital en 1905. Dans le haut de cette rue, en 1764, on trouvait la cure de Saint-Jean et aussi Edme Claude Thibault, probablement le procureur fiscal du moment, et aussi Mesdames Chomereau et de Bocasse qui avaient deux domestiques. Cette dernière est-elle la veuve de Jules de Bocasse, écuyer, seigneur de Pont et de Sommeccaise, lui-même fils de Pierre de Bocasse, capitaine gouverneur du château de Joigny en 1696 ?

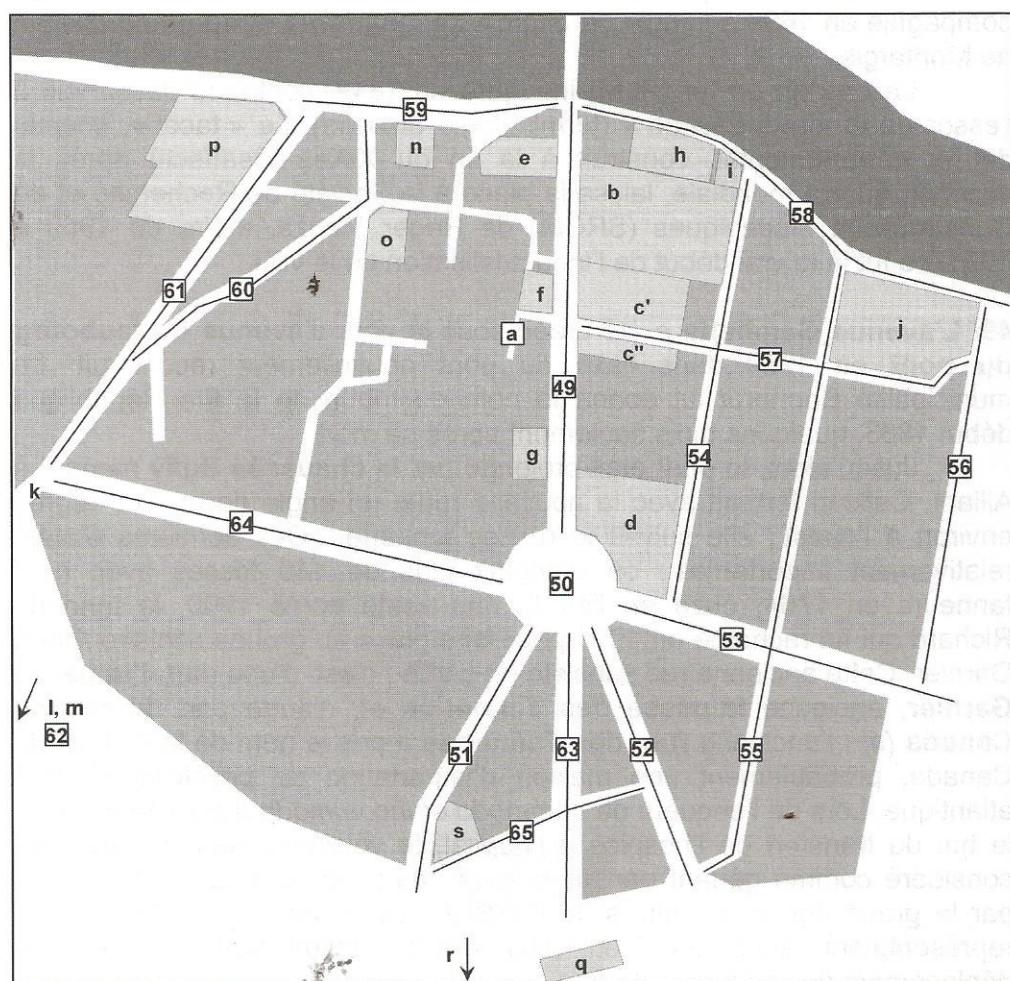
**45/ La rue Haute des Chevaliers** relie la rue Rambaud au quartier des Pêcheries. Elle est coupée en son milieu par les **ruelles Haute (b)** et **Basse Saint-Jean (c)**. Ces deux ruelles joignent directement la porte Saint-Jean à la porte du Pont ; c'était sans doute le premier chemin d'accès au château pour les piétons ; les cavaliers et la rue Haute des Chevaliers, située à mi-pente, était peut-être réservée à l'entourage du comte. En 1764, on y trouvait un huissier, un notaire et l'avocat Pérille au n° 15 (**d**),



seulement construites par le gendre de Larivière, Vasserot ; celui-ci en profita pour se faire construire un hôtel particulier. Près d'un siècle plus tard, Desmaisons remplaça les deux premières arches de Boffrand par une seule.

Lors des travaux, une croix en pierre fut érigée au milieu du parapet amont; elle s'écroula en 1781 lors d'une tempête ; elle ne fut remplacée qu'en 1823 par une croix en fer (conservée à Saint-Jean) à l'initiative des mariniens ; en 1829, ils y ajoutèrent, dans une niche, une statuette de Saint-Nicolas apportée solennellement en procession.

Le pont lui-même était une rue. Bien que les moulins ne fussent pas reconstruits après l'intervention de Boffrand, il fallut attendre 1835 pour décider de débarrasser le pont des dernières « constructions qui gênent la circulation ». C'est à ce moment-là aussi que fut entrepris l'aménagement des quais.



Le faubourg du Pont

**E/ Le faubourg Le Pont ou faubourg Saint-Nicolas** ou encore « **le Faubourg** » est construit sur la rive gauche de l'Yonne. Il naquit autour de la commanderie Saint-Thomas et de l'hôpital de la comtesse Jeanne ; ce quartier eut beaucoup à souffrir de la guerre de Cent ans et des troubles de la Ligue.

En 1188, le comte Guillaume donna ses prés à la commanderie Saint-Thomas qui venait d'être créée par les Hospitaliers. C'est la date la plus ancienne connue concernant ce quartier. L'église de la commanderie était déjà construite.

En 1330, la comtesse Jeanne créa l'hôpital de « tous les Saints » en lui attribuant les prés les plus proches de la rivière ; un bras du Tholon, le ru de l'hôpital, l'alimentait en eau. Des auberges furent alors créées.

C'était aussi le quartier des tanneries ; pour les desservir le ru des tanneries fut créé le long de la chaussée Sully (route d'Aillant-Toucy).

L'hôtel de l'Arquebuse fut construit lors de la création de cette compagnie en 1699 à l'angle du chemin de Chamvres et du grand chemin de Montargis.

Le chemin de fer (PLM) inauguré en 1849, contribua désormais à l'essor de la « rive gauche » (terminologie actuelle). Le « tacot », chemin de fer départemental, construit à la fin du XIXe, désaffecté après la seconde guerre mondiale, laissa la place à la Société de Recherche et de Constructions Mécaniques (SRCM) de Roger Mouza, maire de 1959 à 1971 ; ce fut là le vrai début de l'industrialisation de la ville.

**49/ L'avenue Gambetta** a été créée sous le nom d'**avenue du faubourg du pont** en 1759 dans l'axe du pont nouvellement reconstruit. La municipalité Bonnerot lui donna le nom du tribun de la IIIe République début 1883, quelques mois seulement après sa mort.

Jusqu'alors, le pont était prolongé par la **chaussée Sully** menant à Aillant. Celle-ci formait avec la nouvelle route un angle de quinze degrés environ à l'ouest ; elle suivait le ru des tanneries. Ces dernières étaient relativement importantes : on comptait plus de 140 fosses avec neuf tanneurs en 1764, onze en l'an II, une seule après 1900, la tannerie Richard qui fut rachetée en 1931 pour faire place au groupe scolaire Albert Garnier. Cette ancienne rue subsiste en partie ; c'est, d'une part, **l'impasse Garnier**, ancienne **impasse des Tanneries** et, d'autre part, **la rue du Canada (a)** ; l'ancienne **rue des Tanneries** a pris le nom de la maison du Canada, probablement une maison d'importation de pelleterie d'outre-atlantique. Lors de l'enquête de *commodo et incommodo* d'août 1810, dans le but du transfert de l'hospice à l'hôpital, le voisinage des tanneries fut considéré comme gênant par les odeurs, mais leur innocuité fut attestée par le grand âge des maîtres de l'hôpital ; les boues hivernales du pont représentaient alors un bien plus grand inconvénient, ... pour le déplacement des administrateurs !

Notons qu'en 1764, un seul tanneur, Claude Chomereau, habitait ce quartier ; les autres vivaient *intra muros*.



L'hôpital de la comtesse Jeanne (**b**) était un grand établissement long de 65 mètres. Mais il fut ruiné lors de la guerre de Cent Ans ; à peine reconstruit sous le vocable d'hôpital neuf lez-Pont, il fut détruit par le grand incendie de 1530 et à nouveau brûlé lors des troubles de la Ligue à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle ; sa reconstruction envisagée lors de la « visitation » de 1640 n'aboutit pas.

Il devenait alors un établissement modeste (7 lits), mais ses revenus restaient importants. Il était confié à un maître toujours choisi parmi les chanoines réguliers de Dilo de l'ordre des Prémontrés. Le plus remarquable d'entre eux fut Etienne Lefranc (1715-1801) ; il obtint notamment la reconstruction, sur fonds royaux, de la chapelle et de l'infirmerie démolis lors du percement de la nouvelle rue. En 1764, le dénombrement recensait trois chanoines et cinq domestiques.

Lors de la Terreur, l'hôpital devint lieu de détention des suspects. Plus tard, à partir du Consulat, il abrita un escadron de cavaliers, puis des prisonniers de guerre bavares d'abord, espagnols ensuite.

Après plusieurs tentatives de transfert à partir de 1810, sa reconstruction totale fut entreprise à partir de 1841 et les malades de l'hospice y furent transférés en 1848. Alors, il devenait le seul établissement hospitalier de la ville. Maternité et pavillon des contagieux furent édifiés en 1905 sous la direction de l'architecte Georges Lajoie, qui légua ses biens à l'hôpital hospice à son décès en 1939.

En 1931, le maire Albert Garnier (1873-1935) fit construire la clinique ouverte où il mourut quatre ans plus tard.

Juste à côté, on trouvait le réais de poste de la famille Arrault (**c**). Lors de l'enquête de *commodo-incommodo* précédant l'aménagement du nouveau quartier du Ponton, le dernier maître de poste Arrault-Deslier fut le seul à donner un avis contraire -il est vrai que le percement de la rue Thibault amputait sérieusement sa propriété.

En 1764, Louis Hattier est recensé dans ce quartier comme « carrieleur », mais, rappelons-nous que le maître de poste était alors dans le faubourg Saint-Jacques.

Tout au bout de l'avenue Gambetta, du même côté, la ferme de la commanderie (**d**) fut construite en 1783. Elle fut vendue, avec 77 arpents de terres et prés, comme bien national en 1795 au citoyen Roché de Villiers-Saint-Benoît pour un million de livres<sup>19</sup> ! Le dernier « fermier » en avait été Joseph Sudan, premier maire élu de la ville en 1790. En 1828, elle appartenait au neveu de Pérille-Courcelle, Lavalée, qui ferma la cour au sud par un bâtiment de 20 mètres avec un pignon couronné par un entablement en arc de cercle comme de l'autre côté. Plus tard, elle devint la propriété de Marcel Gâteau, maire de Joigny de 1972 à 1977.

En face de l'hôpital, Vasserot, le constructeur du pont, s'était fait construire un hôtel particulier (**e**) ; en 1764, il avait dans celui-ci trois

<sup>19</sup> Archives départementales de l'Yonne -ADY- Q 177- Vente des biens nationaux : le Grand Prieuré de France.

domestiques, mais résidait à Paris. En 1856, la gendarmerie y fut transférée et y resta jusqu'à la construction de ses bâtiments actuels en 1913.

L'hôtel de la Poste (**f**), ancienne auberge du Cheval Blanc, était situé face au relais de poste. Tenu par la famille Rogier, il fut réquisitionné par les Prussiens en 1870-71 pour servir d'ambulance militaire.

Plus loin, les établissements Crouzy (**g**), construits dans le style Art déco en 1907, ont remplacé l'auberge de l'Etoile, quand Félix Crouzy y transféra ses activités de quincaillerie situées auparavant dans l'actuelle librairie Berger, quai Henri Ragobert.

**50/ Le rond-point de la Demi-Lune**, créé en même temps que l'avenue du faubourg du Pont, devint après la dernière guerre **rond-point de la Résistance**. Il termine l'avenue Gambetta. En 1922, c'est là que fut implanté le monument aux morts de la Grande Guerre, œuvre du sculpteur villeneuviien Peynot, avant son transfert en 1971 au quai de la Butte. A l'origine, hormis l'avenue, seules trois rues en partent :

**51/ L'avenue de Sully** rejoignait la chaussée éponyme, mais cette jonction a été interrompue par la construction du chemin de fer.

**52/ La rue Robert Petit** (Héros de la Résistance) était la **route du Grand-Longueron**, qui, lors de la construction du chemin de fer, le traversait par un passage à niveau qui fut supprimé à la construction du « saute-mouton ».

**53/ La route d'Auxerre**, maintenant **rue Georges Vannereux**, du nom d'un jeune résistant, rejoignait l'ancienne route d'Auxerre après les Pontons. Y aboutissent :

**54/ La rue Bourdois** (Edme Bourdois, président du conseil général de la commune en 1789).

**55/ La rue Chaudot** (Antoine Chaudot, maire de 1815 à 1830).

**56/ Le boulevard Lefebvre-Devaux**. Antoine Lefebvre-Devaux, maire provisoire en 1854, était le gendre d'Edme Louis Lesire-Lacam, bienfaiteur de la ville. C'est lui le promoteur du quartier neuf du Ponton formé avec les deux rues précédentes et la suivante; la municipalité donna son nom, en sa présence, en remerciement de son action, à ce boulevard digne, qui forme barrage en cas d'inondations.

**57/ La rue Thibault** : Claude Jean-Baptiste Thibault fut le maire des 10 premières années de la Monarchie de Juillet ; le chroniqueur Pérille-Courcelle était son deuxième adjoint.



**58/ Le quai de l'hôpital** était l'ancien **grand chemin d'Auxerre** jusqu'en 1760. Deux auberges construites à baux emphytéotiques sur les terrains de l'hôpital furent détruites en 1901 pour construire, sous la direction de l'architecte G. Lajoie, la maternité (*h*) et le pavillon des contagieux (*i*) terminés en 1905.

Un peu plus loin l'abattoir (*j*), dont les bâtiments sont maintenant occupés par les services techniques de la ville. Comme pour l'hôpital, les plans en furent exécutés par Farouille, architecte parisien, mais la surveillance des travaux fut confiée à Roblot, architecte de Joigny. Tous deux ont été construits de 1841 à 1848.

**59/ Le quai de la Butte** est l'ancien **grand chemin de Montargis**. Ce dernier longeait la rivière, desservait le port au bois et se poursuivait à travers la Petite Ile jusqu'au « **pont de pierre** » du Tholon.

**60/ Le chemin de Chamvres** suivait les maisons jusqu'au **pont d'Aligasse** (*k*), qui franchissait un bras du Tholon au niveau de l'actuel **rond-point des Nations** ; il suit ensuite ce ruisseau maintenant canalisé.

Après le passage sous le chemin de fer, on trouve les établissements Bertrand (*l*). Pendant plusieurs siècles, il y eut là le moulin à tan, dont subsiste, au bord de la route, le hangar de séchage. Dans l'entre deux guerres, désaffecté, il devint fabrique de manches à balais.

Un peu plus loin, au carrefour de la route de Léchères, il y avait le moulin des boulangers (*m*), ou moulin de Pompelles ; le moulin lui-même fut démoli il y a quelques années seulement.

Au carrefour de ce chemin et du quai de la Butte, l'Arquebuse (*n*) était le siège de la compagnie des chevaliers de l'Arquebuse. Ses jardins, avec la butte de tir, s'étendaient sur l'emplacement du groupe scolaire. Vendue comme bien national au tanneur Picard qui avait son entreprise juste à côté, l'Arquebuse fut cédée à Pérille-Lacroix, le frère du chroniqueur, qui à son tour la vendit à la famille Gauné qui avait des chantiers en face du port au bois. En 1856, rachetée par le Département, elle devint sous-préfecture et le resta jusqu'en 1926 ; depuis elle abrite la perception.

Pérille-Lacroix construisit une propriété juste à côté, appelée « la Vigie » (*o*) à partir du jour où il reconstitua dans ses jardins une des deux vigies de la porte Saint-Jacques après sa démolition en 1824. Cette propriété, objet d'un lotissement en 1965, est maintenant traversée par la **rue de la Vigie**.

**Le parc du Chapeau** (*p*), vestige de l'ancien **champ de foire de la Sainte-Croix**, fut le siège des fêtes révolutionnaires où étaient installés une montagne et l'autel de l'Etre suprême. Un vélodrome y fut installé avant la Grande Guerre. Durant la municipalité Garnier, un théâtre de verdure vit s'y produire des artistes de la Comédie française.

**61/ La nouvelle route de Montargis** est maintenant la **rue des Sœurs Lecoq**<sup>20</sup>. Elle ne fut tracée qu'en 1832 à travers le Chapeau et les Prés Sergens (écrit sans t sur les plans d'alors) en passant par le pont d'Aligasse.

**62/ Léchères**, hameau de Joigny autrefois appelé l'Echères, voire l'Echèle en 1736, était le siège de la maladrerie Saint-Denis. Le village actuel, est construit autour du moulin ; la chapelle était située près du pont de la route de Montargis ; elle fut détruite au moment de la construction du chemin de fer.

Le « château » fut la propriété d'Albert Garnier, maire de 1929 à 1935.

En 1764, outre de nombreux laboureurs, jardiniers et vignerons, on trouvait deux meuniers Claude Jannin et Jean Mulot qui avaient respectivement quatre et trois ouvriers ; on ne sait pas lequel était au hameau et celui qui était au moulin des boulangers au carrefour de la route de Chamvres.

**63/ L'avenue de la Gare**, maintenant **avenue Charles-de-Gaulle**, fut ouverte, bien sûr, en 1847 dès le commencement des travaux du chemin de fer, mais c'est seulement en 1865 que Pierre Couturat put s'enorgueillir de la réalisation « de la magnifique avenue mettant en communication la ville et le chemin de fer », permettant de se rendre à la gare (**q**) « en ligne droite et à pied sec ».

Le « tacot » ne fut construit qu'à la fin du XIXe siècle. Sa gare (**r**) remplaça alors l'hôtel de la gare « tenu par Masson ». Désaffectés en 1945, la gare et les ateliers du chemin de fer départemental furent repris par la société de recherche et constructions métalliques (SRCM) de Roger Mouza qui devint maire de la ville en 1959 et fut à l'origine de l'industrialisation et de l'extension de la ville.

**64/ La rue Aristide Briand** était nommée **rue de la Demi-Lune** à sa création en 1909 ; elle fait la liaison entre le rond-point et la route de Montargis. Son tracé avait été préféré à une prolongation de la rue de la Commanderie ; ce prolongement a été finalement réalisé pour permettre la construction d'usines en 1960 en prenant le nom de **Valentin Privé**, autre victime de la dernière guerre.

**65/ La rue de la Commanderie** avait été créée en 1906 entre l'avenue de la Gare et l'avenue de Sully, tenant son nom de la commanderie Saint-Thomas qui, jadis, possédait tous les terrains alentour.

Dans une « pétition » adressée au maire, Monsieur Lachaume avait réclamé une rue pour desservir la maison et les ateliers de confection et chapellerie (**s**) qu'il venait de construire. Après la dernière guerre, les

---

<sup>20</sup> Deux sœurs ambulancières fusillées par les Allemands.



ateliers devenaient les bureaux de la SRCM installée à côté dans les bâtiments désaffectés du « tacot », et la villa, la résidence de Roger Mouza.

## Conclusion

Nous terminons ici notre périple dans le Joigny d'hier ne faisant qu'effleurer ce qui a pu être fait après la dernière guerre mondiale, négligeant les extensions et l'industrialisation de la ville. Nous pensons qu'il s'agit déjà de l'actualité et que ces périodes relativement récentes et leurs acteurs sont encore présents dans les mémoires. Notre but est avant tout de rappeler le passé sans nous étendre sur les périodes plus proches de nous.

L'essentiel en est assez bien connu, mais les lecteurs pourront, de toute façon, relire les *Flâneries dans les rues de Joigny* ou *Joigny au cœur de l'Yonne*, Madeleine Boissy et Eliane Robineau n'ayant pas manqué d'examiner Joigny sous tous ses aspects et à toutes les époques.

En nous limitant dans le temps et dans l'espace, nous avons pourtant le sentiment d'avoir seulement planté le décor. Les personnages que nous avons rencontrés ne sont que quelques-uns de la longue cohorte des Joviniens, certes parmi les plus importants de leur époque ; mais ils eurent des précurseurs que la grande enquête lancée par notre association à l'initiative de Jean-Luc Dauphin complètera utilement en constituant le « grand arbre généalogique des Joviniens ».

En terminant ce travail, constatons qu'il y a et aura encore beaucoup de travail pour les chercheurs actuels et futurs de notre association<sup>21</sup>.

---

<sup>21</sup> Il reste à étudier « la vie à Joigny ». Pierre et Jean Bertiaux s'en sont chargés dans le domaine militaire. Nous l'avons partiellement fait pour la santé avec « *l'histoire de l'hôpital de Joigny* » ; reste à étudier dans ce domaine la « médecine de ville », avec les médecins évidemment, mais aussi les chirurgiens et leurs précurseurs, les barbiers, et, sans doute aussi, les rebouteux et autres guérisseurs.

Pour ce qui concerne « *la vie publique* », nous n'en avons commencé l'étude qu'à partir de la Révolution ; reste toute la partie antérieure avec l'étude de l'échevinage, de l'élection, de la prévôté, de la gruerie, du grenier à sel, de tous les offices et autres métiers de gens de robe presque tous cessibles moyennant finances, souvent transmis par népotisme.

La ville tirait essentiellement sa richesse de ses bois et de ses vignobles ; les commissionnaires en charge du négoce de ces activités étaient probablement parmi les plus riches. Les échanges avaient lieu essentiellement par voie d'eau, d'où l'existence des ports aux vins, aux bois et aux charbons, qui virent leur apogée dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> avec la constitution des compagnies d'ouvriers du port chères à Georges Ribeill.

Les transports des personnes par coches ou diligences nécessitaient des relais de poste aux chevaux, des auberges... Il y avait là encore des métiers lucratifs.

Nous avons noté que de nombreuses rues avaient des noms de métiers. La plupart étaient groupés en corporations assez fermées et jalouses de leurs prérogatives.

Parmi elles, celle des bouchers était particulièrement puissante et protégée, le *règlement de la boucherie et des bouchers de 1415-1450* en atteste. Les tanneurs étaient liés souvent familialement avec eux ; leurs ateliers avec plus de 140 fosses étaient rassemblés le long du ru des Tanneries dans le quartier du Pont. C'était une corporation très lucrative en liaison

## Tableau récapitulatif du changement du nom des rues du vieux Joigny :

repère	nom actuel	nom de la rue en 1821 <sup>22</sup>	Nom antérieur ou autre(s) nom(s)
A1	Place Général Vallet	Place de l'Hôtel de ville	Place du Marché à Bled, Place de la Commune
A2	Rue Bourg-le-Vicomte	Rue Bourg-le-Vicomte	Rue du Marché à Bled Rue du Grenier à Sel (Partie ouest)
A2	Ruelle Bourg le Vicomte	Id	Ruelle du Marché à Bled
A3	Rue Davier	Rue du Puits Chardon	
A4	Rue Neuve Rue Madeleine-Sophie Barat	Rue Neuve (Sud) Rue Neuve (Nord)	Rue Neuve
A5	Rue de l'Oratoire	Id	Rue de la Ratoire
A6	Rue du Four banal	Rue du Four banal	
A7	Rue Chéreau	Rue des Menuisiers	
A8	Rue Boffrand	Rue des Boucheries	
A9	Place du Pilori	Le Pilori	
A10	Rue Saint-Jacques	Id	Rue Davier, Rue aux Jacques
A11	Rue Paul Bert	Rue du Gril	Rue de la Porte Bignon
A12	Rue Pasteur	Rue Martin	
A13	Rue Mal Pavée	Rue Mal Pavée	
A14	Rue de l'Etape	Rue de l'Etape	
A15	Rue de la Tuerie	Rue de la Tuerie	Rue Tuerye, rue Tripperyes
A16	Rue du Loquet	Rue du Loquet	
A17	Rue Henri Bonnerot	Rue de la Mortellerie	
A18	Quai Général Leclerc	Quai de Paris	
A19	Rue du Faubourg Saint-Jacques	Rue du Faubourg Saint-Jacques	Faubourg Saint-Jacques
A20	Boulevard du Nord	Id	
A21	Rue de la Porte du Bois	Rue des Fromages	
A	Place des Innocents		
A		Ruelle aux Péroté	
A	Rue de la Galère	Rue de la Galère	

avec les cardeurs, et les tisserands ; leurs productions étaient offertes ensemble à la vente dans une halle aux cuirs et aux draps.

Le marché « aux bleds » tenait une place primordiale dans la ville ; c'était là que les « laboureurs » livraient leurs récoltes ; les céréales étaient ensuite transférées dans les moulins banaux ou pas, appartenant parfois à des congrégations ou aux hôpitaux ; c'était des moulins à eau, de rivière ou de petits cours d'eau, ou encore à vent. Au bout de la chaîne, les boulangers constituaient aussi une profession enviable, de même que les épiciers et autres marchands.

Les métiers du bâtiment n'étaient pas en reste, particulièrement les charpentiers qui étaient la plupart du temps maîtres d'œuvre dans une ville où, jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, on construisait surtout des maisons à pans de bois.

L'eau potable avait comme source unique les nombreux puits de la ville. Presque chaque rue avait le sien ; bien souvent, celui-ci lui donnait son nom. Les puits étaient gérés par des « commissaires » désignés par l'échevinage ou élus dans les quartiers ; c'était l'apanage de personnes respectables et respectées, car leur entretien et leur utilisation étaient rigoureux. A partir de 1868, la réalisation de l'adduction d'eau de la source de Volgré les rendra progressivement inutiles.

<sup>22</sup> D'après le plan d'alignement de Joigny, dressé en 1821 par M. Chomereau Breigny, géomètre. Côte BMJ 3158.



<b>A</b>	Ruelle de la Mortellerie	Ruelle de la Mortellerie	
<b>Abb</b>			Place du Jeu de Paume
<b>Ak</b>			La Pelleterie
<b>B22</b>	Rue des Saints	Rue des Saints	
<b>B23</b>	Rue des Juifs	Rue des Juifs	Rue des Changes (partie basse)
<b>B24</b>	Rue de la Grosse Tour		
<b>B25</b>	Rue Montant au Palais	Rue Montant au Palais	Rue du Petit marché, rue de la Porte aux Poissons, rue descendant du chastel à la porte aux Poissons
<b>B26</b>		Le Château	
<b>B27a</b>	Rue Pierre Couturat	Rue de la Grosse Tombe (ouest)	Rue de la Grosse Tombe
<b>B27b</b>	Rue Dominique Grenet	Rue de la Grosse Tombe (est)	Id
<b>B28/BI</b>	Rue dans le Château		
<b>B</b>	Rue Saint-Vincent		
<b>B</b>	Rue des Vignes Saint-Jacques	Chemin des vignes	
<b>Be</b>	Place Jean de Joigny	Cour des Miracles	
<b>Bf</b>		Ruelle Jean Ténin	
<b>Bk</b>	Rue des Fossés Saint-Jean	Id	
<b>C29</b>	Rue Jacques Ferrand	Rue des Religieuses (Partie sud)	
<b>C30</b>	Rue des Religieuses	Rue des Religieuses	rue de Dilo
<b>C31</b>	Rue de la Tour Carrée	Rue des Fossés St Jean (Nord)	
<b>C32</b>	Rue Jacques d'Auxerre	Rue Jacques d'Auxerre	rue du Petit Dilo, rue du four banal Saint-André
<b>C33</b>	Rue Notre Dame	Rue Notre-Dame	
<b>C34</b>	Rue des Moines	Rue des Moines	
<b>C35</b>	Rue Gondrin	Rue Gondrin	Rue du Milieu
<b>C36</b>	Rue du Cloître	Rue des Cochons	
<b>C37</b>	Rue des Sureaux	Rue des Sureaux	
<b>C38</b>	Boulevard Lesire-Lacam	Boulevard du Luxembourg	
<b>C39</b>	Chemin de la Guimbarde	La Guimbarde	
<b>C40</b>	Avenues Roger Varey et Jean Hémerly	Faubourg de Saint-Florentin	
<b>C41a</b>	Quai du 1 <sup>er</sup> Dragons	Quai de Saint-Florentin (est)	
<b>C41b</b>	Quai Henri Ragobert	Quai de Saint-Florentin (ouest)	
<b>C</b>	Place du Tertre	Place du Puits de l'Orme	
<b>C</b>		Chemin des Mariniers	
<b>C</b>	Place de la République	Place Saint-André	
<b>D42/ D47</b>	Rue Gabriel Cortel	Grande rue	Rue du Pont, rue de la Croix du Guet (partie basse)
<b>D43</b>	Rue Antoine Benoist	Rue du Puits à Berniquet	Rue du puits à la Boiseise, rue de la Boiseise
<b>D44</b>	Rue Rambaud	Rue du Puits Bourdin	
<b>D45</b>	Rue Haute des Chevaliers		
<b>D46a</b>	Rue Haute Pêcherie	Rue Haute de la Pêcherie	
<b>D46b</b>	Rue Basse Pêcherie	Rue Basse Pêcherie	
<b>D48</b>	Pont Saint-Nicolas		

<b>Da</b>	Ruelle Haute Saint-Jean		Ruelle des barres de fer
<b>Db</b>	Ruelle Basse Saint-Jean		
<b>Df</b>	Rue Jean Leveaux		
<b>Dg</b>	Rue du Tripot		
<b>E49</b>	Avenue Gambetta	Avenue du faubourg du Pont	
<b>E50</b>	Rond-point de la Résistance	Rond-point de la Demi-Lune	
<b>E51</b>	Avenue de Sully	Chaussée Sully	
<b>E52</b>	Rue Robert Petit	Route du Grand-Longueron	
<b>E53</b>	Rue Georges Vannereux	Route d'Auxerre	
<b>E54</b>	Rue Bourdois		
<b>E55</b>	Rue Chaudot		
<b>E56</b>	Boulevard Lefebvre-Devaux		
<b>E57</b>	Rue Thibault		
<b>E58</b>	Quai de l'hôpital		Grand chemin d'Auxerre
<b>E59</b>	Quai de la Butte	Grand chemin de Montargis	
<b>E60</b>	Route de Chamvres	Chemin de Chamvres	
<b>E7</b>	Rue de la Vigie		
<b>Ea</b>	Impasse Garnier Rue du Canada	Rue des Tanneries	Chaussée de Sully
<b>Ek</b>	Rond-point des Nations	Pont d'Aligasse	
<b>Ep</b>	Parc du Chapeau	Champ de foire de la Sainte-Croix	
<b>E61</b>	Rue des Sœurs Lecoq	Nouvelle route de Montargis	
<b>E63</b>	Avenue Charles-de-Gaulle	Avenue de la Gare	
<b>E64</b>	Rue Aristide Briand	Rue de la Demi-Lune	
<b>E65</b>	Rue de la Commanderie		